

## PREFACE

Un jour j'ai décidé, après bien des poèmes  
 De tous les réécrire, de tous les retrouver  
 On ne retrouve toujours que tout ceux que l'on aime  
 Dans ce recueil, tu vois, je vais les enfermer  
 Sans barreau ni verrou aux vues de tout le monde  
 Je vous donne ce que mon esprit a « pondu »  
 Mais jamais, grand jamais, je n'écorne les blondes  
 Les ciseaux des bourreaux les ont tellement tondues,  
 Que moi-même si railleur, je ne veux les coiffer,  
 Que d'un signe de main, en toute sincérité  
 Je vous livre mes mots je les jette en pâture  
 A tous ceux qui en font bon usage je pense  
 Ils s'en iront sans doute les lire dans la nature  
 Dans les belles prairies de mon pays la France  
 Vous trouverez aussi en lisant mes poèmes  
 De la vulgarité mais sans un mot grossier  
 Mon but c'est le rire des personnes que j'aime  
 Sur des descriptions un peu trop détaillées  
 Je demande pardon à Kleenex, à Lotus  
 Pour avoir épuisé leurs stocks d'une année  
 En un jour, je pense pas, qu'on puisse en avoir plus  
 Ma préface est finie à vous de commencer.



## PREMIERS PAS

*Bab el oued 1962 ,*

Loin des tracas, des bombes et des blocus, loin des attentats et des perquisitions, dans les escaliers bicolores du 5 rue de l'Alma, deux enfants font la « taille » sous la haute autorité des parents !

- Ils ont presque la même grandeur
- Ils iraient bien ensemble tu trouves pas ?
- Peut être, mais Dieu nous le dira.
- Mectoub !

Et voilà les deux enfants feront parti du cortège de la mariée –Solange-...

...Le jour des noces à Bab el oued tout le monde était dehors pour voir passer le cortège. Mais quand je dis le cortège. C'était le cortège !!!!

A la mairie d'abord, où tout le monde se connaissait (le maire, les adjoints, l'appariteur...)

Puis à l'église où les portes ouvertes laissaient aux curieux une image « d'un grand mariage »...et le cortège avance sur une musique douce jouée sur un gros orgue aux tuyaux gigantesques.

-Je m'appelle Josette.

me dit ma cavalière

-Et moi, c'est Jean François.

Puis la cérémonie interminable et froide, patati patata, mères et belle-mère allaient de leurs larmes.

Mais l'orgue mis fin à cette cataracte et on est reparti derrière la mariée.

Elle, tenant la traîne, moi, marchant fièrement dans mon costume gris, tout neuf.

- Moi quand je serais mariée avec toi, je voudrai pas qu'on me tire la traîne !

me dit Josette

- Et moi non plus.

Dis-je sans même avoir réfléchi à la question.

Enfin à la salle où un grand orchestre, sur une scène immense, jouait des jazz endiablés, nous sommes arrivés.

Là, c'était un peu comme dans un palais, sauf que les enfants couraient partout en criant, que les parents dansaient et gesticulaient comme des pantins désarticulés, que les conversations ne comptaient que du bonheur et pas de haine et surtout, les petits fours de Mme FOULANA qui se laissaient happer par des bouches avides.

Quant à nous, nous avons décidé de nous unir plus tard car maintenant il faudrait travailler pour avoir un boulot, payer la maison, etc. ... etc. ... (la vie enfin quoi).

*L'exode*

Je n'ai jamais aimé ce terme et pourtant je n'en trouve pas d'autre. Bien des gens ont écrit à ce sujet mais personne n'a jamais demandé aux enfants concernés qui feraient les adultes déracinés, ce que c'était pour eux.

Déjà, depuis la veille, je me doutais que quelque chose d'important et de grave allait se passer.

Mon père était plus câlinant avec moi, ma mère se cachait pour pleurer (nous les enfants on remarque tout ça) les voisins étaient venus nous voir et j'avais même surpris des conversations disant : « nous c'est samedi, on n'a rien trouvé avant ». Quant à mon père, qui comme tout le monde le sait était tailleur (des costumes pas des pierres !!!) Avec les quelques tissus qui lui restaient, il fabriquait des sacs polochons !

Donc aujourd'hui, l'ambiance était lourde et c'est papa qui est parti le premier rejoindre ma grand-mère en me disant

-c'est toi l'homme maintenant, il faut t'occuper de maman, ne la quitte pas, reste avec elle, va où elle va.

Puis Mme Infusini (une voisine) est venue avec son fils Philippe et les deux mamans se sont blotties ensemble pour pleurer. Pour ma part, avec Philippe nous comparions nos petites voitures respectives. La mienne était la plus belle car c'était une « dinky-toys » en fer, avec les vrais pneus et des amortisseurs. ... Autour de moi, c'était une ambiance lourde, et après avoir bu le café nos mères ont fait la vaisselle et ce fut la répartition. On me confia un sac qui devait contenir la moitié du monde vu son poids. Mon copain fut logé à la même enseigne, mais lui c'était une valise marron, avec en plus une ceinture autour et il avait l'autre moitié du monde sans doute à voir sa grimace et ses efforts désespérés qu'il faisait des deux mains pour tenir son paquetage.

On est sorti de la maison sans rien dire, on n'avait même pas fermé à clef, on est rentré dans la 4CV de monsieur Infusini, non sans avoir oublié de décharger nos bagages sur le toit... et direction le port !

C'était bruyant et plein de gens ... indescriptible...on sort de notre carrosse – pleurs et embrassades avec notre chauffeur et on me redonne mon sac avec la moitié du monde et là, nous formons un convoi : ma mère en tête, avec une grosse valise, moi derrière avec mon baluchon, Philippe idem, et enfin Mme Infusini en serre file. Nous nous dirigeons vers une queue gigantesque où nous prenons notre tour – OUFF- je ne sais pas pourquoi mais j'avais plus le moral et ma voiture dans la poche ne présentait plus d'intérêt, autour de nous des militaires chassaient à coup de pieds des oiseaux familiers qui envahissaient l'espace (j'ai su plus tard que c'était des oiseaux domestiques que les propriétaires avaient lâché) au loin, un embouteillage s'était formé, car des personnes avaient abandonné leur voiture en plein milieu. Une dame devant

avait cassé sa valise et du linge et des vases étaient par terre. Petit à petit la file a avancé. Nous avons poinçonné les billets grâce à la gentillesse d'un guichetier en uniforme et nous sommes montés dans le bateau où nous avons rejoint nos places et tout ça sans un mot.

Dans l'endroit où on se trouvait, on pouvait voir la mer mais la consigne était formelle, on reste ensemble donc la mer je la verrai de loin. Il y avait une drôle d'odeur ça sentait le fer, la bière, le vomi, le gas-oil et ... la peur. Woouo ! Ce bruit de trompe me fit sursauter mais la main de ma mère me rassura, elle me tenait la mienne et la serra très fort et je me suis rendu compte que notre petit groupe tout entier se donnait la main. Je ne voyais plus la mer car beaucoup de gens avaient envahi mon espace pour regarder du reste, qu'est ce que nous aurions pu voir-nous ! Avec nos yeux pleins de larmes. Je ne savais pas pourquoi je pleurais, mais je pleurais et Philippe aussi et mme Infusini et tout le bateau et même le ciel nous a accompagné par une petite pluie fine qui nous fit un bien fou, surtout à moi, car les intrépides qui s'étaient interposés devant mon paysage avait horreur de la pluie et sont partis ce qui m'a permis de voir au loin la côte avec Notre Dame d'Afrique.

La lueur du jour était encore très faible quand je me réveillais. On peut pas dire que j'avais passé une bonne nuit, tant les gens d'à côté parlaient fort, mais j'avais soif et c'est sans doute la soif qui m'a réveillé.

- Maman, de l'eau s'il te plaît !

Personne ne répondit à ma supplique. Mais où est ma mère elle avait dit qu'il fallait rester ensemble. J'étais paniqué, je réveille Philippe, qui réveille sa mère qui ne dormait pas.

- Elle est partie chercher quelque chose à manger et à boire me dit Mme Infusini (tu vois ma mère, elle savait que j'avais soif, mais elle aurait pu me réveiller).

Enfin, voilà ma mère avec une bouteille d'eau et deux petits pains sans rien (oui sans chocolat quoi !) Moi je bois au goulot après avoir attendu que ma mère essuie consciencieusement l'orifice de la bouteille avec son bout de manche et la bouteille fait le tour ... Soudain agitation à bord, on squatte à nouveau mon morceau de fenêtre, j'espère qu'il va encore pleuvoir pour chasser les intrus, mais le bon Dieu ne m'aide pas et je passe quelques minutes dégoûté. Mais une douleur me fait revenir à la réalité, une douleur aigüe dans la cuisse... C'est ma Mercedes DINKY TOY qui se rappelle à mon bon souvenir. Je l'extrait de ma poche et nous faisons, chacun sur nos cuisses, une course improvisée avec Philippe tout en mangeant le pain de l'autre main. Petit à petit, les envahisseurs de points de vues, s'en vont me laissant devant moi le spectacle d'une montagne dans la mer avec des îles autour et au sommet ... Notre Dame d'Afrique.

Certain de m'être trompé je demande à Philippe :

- Tu as vu ? on croirait ...

- Et oui, on a peut être fait ...

- Demi-tour.

- Maman regarde, Notre Dame d'Afrique, on est revenu !!!

Et ma mère de s'effondrer en larmes et entre deux sanglots me dire

- C'est... Notre Dame ... de la Garde.... On est à Marseille...

Et nous revoilà tous à pleurer et à nous prendre les mains.

Même consigne qu'à la montée, même formation.

Je reprends mon sac et le monde a dû grossir car il me semble plus lourd. On se retrouve sur le quai, devant des tentes de la Croix Rouge, où nous entrons. On nous offre un café, du lait, du pain (sans rien) et de l'eau au goût d'orange (je bois l'eau) puis on nous propose des couvertures????!!!!???Ma mère va faire des papiers puis c'est au tour de Mme Infusini. Dès le retour de ma mère nous sortons dans cette ville pour prendre un taxi qui nous conduit au pied des escaliers de la gare saint Charles. Là, on paye et on se dirige vers l'hôtel d'Athènes où on a trouvé une chambre que nous occupons immédiatement avec le reste de notre équipe. Petite toilette et on va manger au restaurant.

De retour, le ventre plein, sieste obligatoire ...au lever, nous partons nous balader, toujours en formation queue leu leu, sur le boulevard noir de monde. Ensuite, nous allons à la gare pour nous assurer des horaires de trains : Paris part une heure avant Toulouse et nous avons regagné la chambre, on mange à nouveau au restaurant, toilette, et au lit non sans avoir joué encore un peu avec ma belle Mercedes.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner avec un pain au chocolat (enfin) nous avons gravi lourdement les cinq millions de marches de la gare saint Charles. Evidemment, j'avais mon demi monde sur le dos et Philippe le reste dans les deux mains. Notre train était déjà voie B, en partance pour Paris Lyon. On a choisi un compartiment et j'ai déposé mon sac. Puis nous sommes ressortis du train pour nos dernières embrassades. Un copain que je ne verrais que douze ans plus tard. Ma mère a beaucoup pleuré, Mme Infusini aussi, Philippe et moi encore plus... Mais on ne savait pas pourquoi. Et le train est parti dans un crachotement de haut-parleur.

Ma mère m'a arrangé sur mon siège vert. Elle m'a levé la tablette et m'a dit, le regard encore embué des larmes de la séparation, que je pouvais jouer.

Fébrilement j'ai cherché dans ma poche ma belle Mercedes. A gauche rien, à droite rien. J'essaye de me remémorer dans ma tête ce que j'avais fait de la voiture. Alors la toilette ... on joue et je pose ma voiture dans le tiroir de la table de nuit dans son garage ... définitif....et je me mis à pleurer évacuant d'un seul coup toutes les larmes de mon corps. J'étais dépossédé de mon bien le plus cher, de mon joyau. J'avais mis tant de journées à économiser chaque sou, à me priver de bonbons (les bons bonbons de Mme Develisse à côté de l'école) Cette voiture c'était ma sueur et ma fierté et m'en voilà privé. J'ai retrouvé au fond de moi, encore quelques larmes, pour exprimer ma peine. Comment vais-je faire maintenant pour m'amuser pendant les huit heures que dure le trajet ? Que je te regrette ma petite voiture rouge, ma Dinky toys en fer, avec les amortisseurs ...

- Paris-Lyon, Paris-Lyon terminus !!!

C'est avec cette douce phrase, murmurée par un haut-parleur à fond, que je me réveillais, et abasourdi, on a attendu que tout le monde descende pour sortir à notre tour. Ma mère me confia mon sac, qui devait contenir en plus d'un demi-monde deux ou trois planètes, et on repart à deux cette fois direction le métro. On achète les billets et on demande la direction :

- Ligne N°1 Vincennes Neuilly direction Neuilly et vous sortez là, et là, vous demandez.

Le métro ! C'est ni plus ni moins qu'un train dans un tunnel. Mais pour rejoindre le tunnel, il faut marcher et descendre avec mon harnachement On sort à Neuilly, évidemment, pas du bon côté, mais on est dehors et on redemande.

- Pour Suresnes, capitaine Ferber, bus 157, vous demanderez l'arrêt au chauffeur.

Comment tu peux poser une question au chauffeur alors qu'il est inscrit en bleu sur fond jaune :

**IL EST INTERDIT DE PARLER AU CONDUCTEUR !**

On a transgressé la loi (bandit). Et nous voilà arrivés à Suresnes. Enfin arrivés ? Pas tout à fait car il nous reste à monter la côte digne du mont Everest. Désespérément, je cherche mes sherpas ! Il va falloir nous débrouiller tout seul. Nous voilà, gravissant la pente bitumée de la rue du capitaine Ferber, j'avais très faim car le sandwich que m'avait donné maman dans le train était depuis longtemps arrivé jusqu'aux pieds. Pieds qui me faisaient atrocement souffrir vu qu'on m'avait forcé à mettre des chaussures neuves.

- Dit bonjour à tata.

C'est par ses mots que maman me présenta ma famille de France : ma tante DIVITA. Je me presse d'entrer pour l'embrasser mais je fus accueilli par les foudres de la maîtresse des lieux qui me dit :

- Les patins !

Des patins, quoi !?! c'est quoi et d'un geste de pantoufle, on me fait une passe avec deux bouts de feutrines taillés en forme d'osselet Je monte dessus et j'avance fièrement mais gauchement dans le château de la belle aux bois cirés.

Elle se saisit de mon sac ... YES ! On s'assoie autour de la table, on me donne à boire de l'eau et on parle ... enfin Ils parlent ... et on demande des nouvelles de papa et de ma grand-mère. Maman pleure et je pleure et nous pleurons ...quand soudain de derrière une porte je vois ...

PAPA !!!!Comment a-t-il fait ? Il est fort mon papa et il y a même Mémé. Je vous dis papa c'est un magicien ! Peut être a-t-il récupéré ma Mercedes ? Mais je me garde bien de lui demander, il va sans doute me faire une surprise... En réalité, papa est venu avec ma vieille grand-mère

93 ans, en avion car vu son âge elle avait le droit de prendre l'avion en priorité et d'être accompagnée. S'ensuivent les péripéties d'un voyage en avion moins passionnant que le nôtre mais qui avait eu le mérite de les faire arriver la veille au soir. Pas très magique tout ça et dans les embrassades et les pleurs tout le monde avait oublié que j'avais faim, moi, et l'odeur du poulet qui mijotait quelque part ne faisait qu'attiser mon esprit affamé ... Enfin l'heure du repas ... je passe ... Petite sieste et on part avec papa et maman un peu plus haut, au-dessus d'un bar, dans une double chambre meublée, en location. Je ne comprends toujours pas pourquoi on est parti d'un cinq pièces pour arriver là !

La rue Gouvion Saint Cyr. Tous les pieds noirs qui sont passés par Paris connaissent cette adresse. Ne me demande pas ce qu'on fait là mais on y est et ma mère m'a demandé de venir pour avoir une priorité pour passer. Pour passer où ? Il y a une queue de cinq cent mille kilomètres et on est les derniers enfin on est partout et tout le monde parle :

- Vous êtes d'où vous ?
- De Bab el oued !
- Moi je suis de la rue Mizon.
- Vous connaissez Mme DEVEZA ? Elle est partie où ?
- Elle devait aller dans la famille en Espagne à Alicante je crois et Mme FUENTES vous avez des nouvelles ?
- Et non, quand on est parti, elle savait pas où aller alors !

Et parle et reparle et ...re-reparle mais ça fait passer le temps et la queue elle avance. La rue Gouvion-saint-Cyr c'est toute l'Algérie qui se passait des nouvelles le « tchat » avant Internet.

- Et alors les Z' Américains y Z'ont rien inventé !!!

### *Bien des années plus tard ....*

Les choses sont rentrées dans l'ordre, j'ai vingt et un ans, je travaille comme comptable chez DUNLOP à la Défense et je gagne bien ma vie. J'habite à Suresnes chez mes parents qui ont fait grandir la famille en la personne de mon petit frère Pascal, alors âgé de sept ans. Mes parents ont sué sang et eau pour évoluer afin de me donner un patrimoine qu'ils avaient perdu en Algérie.

Ma mère, qui n'avait jamais travaillé, a connu les affres de l'usine et de la chaîne de conditionnement dans un laboratoire pharmaceutique. Mon père, a travaillé comme tailleurs à Neuilly, puis sur les Champs et petit à petit, ils ont économisé pour avoir enfin : Un magasin à eux. Etre leur propre patron. Mais pas n'importe quoi comme magasin. Un pressing-laverie- libre-service et traditionnel avec retouches de vêtements, coup de fer et coup de bambou et ça marche ... Forcément, à part le lundi, on est ouvert tout le temps et on rend services ! Le samedi c'est moi qui vais avec papa tenir le magasin et maman se repose L'été, on ferme trois semaines – pourquoi trois et pas quatre ? Va demander à l'Ecureuil. Et moi, tous les étés je vais avec mes parents. L'été dernier on a été en Espagne à Port Bou ...L'été d'avant, on était à Cerbère, c'est à dix km mais en France. De toutes façons, on va au bord de la mer, ça nous rappelle l'Algérie et l'eau dans laquelle tu te baignes, elle touche Alger sans doute ! Et si tu nages .... Bon, mais moi à vingt et un ans, j'en ai un peu marre d'être toujours « en famille » et je gagne ma vie quoi ! Donc, cette année c'est décidé, j'irai... chez ma tante dans l'Ardèche –au moins si je veux draguer...Et j'organise mes congés de la sorte. Certes à la même date que mes parents, mais dans une autre direction. A eux la grande bleue ! A moi les petites blondes !

Et alors, que les vacances approchent, je me décide à envoyer un courrier à ma tante pour lui dire que j'arrive. Eux ne partent jamais en vacances à cause des bêtes, comme ils disent, (poulets, lapins, cochon, couvées...). Quelques jours après, la réponse m'arrive pleine de déception.

- C'est avec une immense joie que nous t'aurions accueillis pour tes vacances. Mais hélas, je dois partir en cure, à BALARUC LES BAINS, les papiers sont déjà faits, la chambre retenue, et, je ne pourrai pas t'héberger.

J'ai quand même pas de bol, pour une fois que je veux partir seul !!!Et de dégoût, en sortant du travail, je prends le RER et je vais me balader dans Paris où je me retrouve devant la boutique d'un Bric à Brac d'occasions

où tu trouves de tout... et rien. Il y a pendu au mur, des trompettes, des guitares, des crucifix, des avions. Sur des étagères pleines de livres et de disques des lampes, des verres, des assiettes, des grues en fer, des voitures miniatures et là, parmi ses NOREV et autres SOLIDO une DYNKY TOYS, une belle Mercedes rouge, avec des pneus en caoutchouc et des vraies suspensions –MA voiture !

Je ne sais pas si le vieux monsieur qui me l'a vendue a vu rouler, sur mes joues, les grosses larmes. Je ne sais plus combien je l'ai payée, mais ce que je sais, c'est que je l'ai mise dans ma poche et que j'ai été au domicile la montrer à ma maman. Puis j'ai demandé à mes parents :

- Finalement vous partez où cette année en vacances ?
- A l'ESCALA en Espagne

Me répondit ma mère

- C'est un endroit qui m'a été recommandé par une cliente pied-noir qui me dit qu'on y retrouve des coins qui rappellent l'Algérie.
- Il y a une petite place pour moi ?

Pense si la famille était contente, encore une année de vacances avec le Fils !

Cependant, après vérification auprès de l'Hostal Méditerranéo à l'Escala, il n'y a plus de chambre disponible mais il en reste encore une à l'annexe et on la retient...

... Les vacances arrivent et en route pour la Costa Brava. La Ford GRANADA fonce vers la frontière et malgré mon permis de conduire en poche, c'est mon père qui conduit sa voiture jusqu'au terminus. Ils s'installent dans la chambre d'hôtel et moi, on m'emmène quelques ruelles plus loin à l'annexe (loin des parents ouf !!!) Réflexion de mon père :

- Comme ça, si tu fais une conquête, tu pourras l'amener ici !

La Escala est un petit village de pêcheurs où les barques s'échouent sur la plage, afin de démailler les poissons, et nous allons régulièrement nous remplir... les yeux de ses poissons frétilant, rascasses, pageots et autres marbrés. Bien sur, à chaque fois, il y a les interminables « bains de soleil » sur la plage en galets où chaque retournement te martyrise le dos et où le simple fait de marcher te fait ressembler à un pingouin fou. Mais c'est les vacances, la vie agréable, et ma famille ne manque pas une occasion de se faire remarquer. Soit en chantant fort et faux, soit en accompagnant, (en tapant des mains et en criant OLLE !) L'orchestre local qui donne une petite aubade à la terrasse d'un café.

Tata pourquoi tu es partie en cure !!

Si j'avais eu une seule chance de draguer dans ce petit village, papa à fait s'enfuir les prétendantes et en plus je suis sûr que les gens chuchotent en me voyant

- tu vois et bien son père ...

Et mon petit frère! Car on l'avait oublié celui là. A être malade en voiture allez vomi ! ... sur moi ... forcément Je suis à l'arrière de la voiture avec lui, et tu t'arrêtes et tu essuies. Et tu veux écouter la sirène ? C'est mon petit frère qui gueule pour avoir ci ou ça et encore j'ai froid ...j'ai chaud ...j'ai faim... j'ai soif...je saigne ... je suis mort !

Voilà les vacances presque finies et ils nous restent quatre jours encore en Espagne. Vivement que ça finisse car : Dragage conquête score à zéro et j'ai les nerfs en boule, de plus, il pleut. Mais pas une petite pluie parisienne, il tombe des millions de litres d'eaux c'est bien simple j'ai bien peur que la mer ne déborde.

On se réfugie dans un café où je bois une bonne bière, ma mère me propose d'acheter une ceinture dans un magasin de cuir, Je ronchonne pour y aller, je m'exécute, il pleut toujours... mais la mer ne déborde pas ...

Parapluie à la main, on marche vers le marchand de peau. Les ceintures sont sur un tourniquet avec des sacs en même matière. C'est ma maman qui choisi (comme d'habitude) elle tourne le manège à ceinturons mais celui ci résiste freiné dans sa course par une main anonyme. Curieuse comme une pie elle fait le tour et ...

- Suzanne !
- Oh ! Céline

Des retrouvailles pieds noirs sous la pluie ... pathétique... mais mouillées Deux copines d'école, d'enfance et d'immeuble qui « tchatchent » et où tu es ? Quand es-tu rentrée ? Etc...

- Ecoute, on a un petit pied à terre ici, viens donc prendre l'apéritif ce soir vers 19h. Voilà l'adresse. A ce propos il y a ma fille là (...)

Moi :

- Bonjour mademoiselle (très sec)
- C'est ton fils tout le portrait de sa grand-mère !

Moi :

- Je ne savais pas que j'avais une tête de cadavre !

J'étais visiblement de très mauvaise humeur et le fait d'être trempé n'arrangeait rien à l'affaire. J'étais dans un merdier pas possible car je savais bien que mes parents allaient me demander de venir à cette invitation nocturne, et que je n'avais pas envie de me retrouver dans un panier de rapatriés, à entendre des jérémiades sur la mort de monsieur

UNTEL ou si on connaissait pas l'adresse de madame MACHIN. De plus j'entends déjà les commentaires de papa :

- T'as vu la fille, mon fils, va-y !

Le connaissant, il me foutrait la figure dans la merde en tenant des propos pareils à mon égard ! De plus, la fille ne me plaisait pas, je l'avais à peine vue mais c'était pas ça, trop snob.

Qu'est ce que j'avais dit ! Voilà ma mère qui me demande :

- Tu viens ce soir au moins !

Et je me suis exécuté, en bon martyr, je suis allé là bas, comme un mouton qu'on mène à l'abattoir.

Une belle villa avec une tour au milieu de la maison et des gens que je ne connaissais pas :

- Tu connais Hélène et Alfred ? Ah, ma fille va rentrer du tennis dans un instant.

Nous dit la maîtresse de maison, la fameuse Suzanne, amie d'enfance de maman.

J'en étais sûr, une snob, et en plus elle joue au tennis. Vu la grosseur de ses bras elle va pulvériser la balle ... On nous sert des amuses gueules et comme je l'avais prédit mon père raconte des conneries ... sur MOI !

Et voilà la belle des champs qui arrive de son tournoi de tennis, j'aimerais voir l'état de la raquette ...

Mademoiselle vient nous présenter ses civilités, je lui tends une main sans vigueur Bof ! Y'a mieux, un peu petite, un peu boulotte ... comme rien ne m'intéresse dans les conversations « algéroises » nous discutons ensemble sur le village et sur le musée d'Ampurias, avec ses ruines antiques et son avant port que la légende attribue à Rhodes, et de fil en aiguille, (normal pour le fils d'un tailleur) nous prenons rendez-vous pour le lendemain dix heures sur la plage, afin d'aller visiter ce musée unique et surtout ses ruines.

Le lendemain vers neuf heures quarante cinq je suis prêt et sur la plage. J'ai revêtu pour l'occasion, ma belle chemisette bleu pâle, mon costume léger col mao et mes chaussures basses en daim. J'attends, assis sur une chaise pliante à l'abri du parasol. Mes parents sont à côté de moi mais dans la tenue du baigneur vacancier, quant à mon petit frère, il barbotte dans l'eau.

Très précise au rendez-vous, la voilà qui arrive. Aïe ! Elle est vêtue d'un coordonné maillot de bain avec une tunique du même motif (quoi pour aller au musée !) Je t'ai dis, c'est une snob, et en plus une excentrique. Le musée n'est pas loin, à peine cinq mille kilomètres ! Bon on visite l'intérieur du bâtiment. Il y a rangés en rang d'oignon, des bouts de trucs à côté de bouts de machins. Tient une statue ! Il lui manque une jambe et une autre, ben c'est la tête qu'on a oubliée. On sort pour visiter les ruines,

à midi, en plein soleil. Je sens ma chemise toute collée sur ma peau et mon costume par endroit a pris des teintes bleues foncées, tant ma transpiration est abondante. De plus, j'ai mal au pied, car là aussi ça transpire et dans du daim marron !!! Et nous voilà sautant de palais en ruines, en maisons en ruines et de maisons en ruines en salles de bain en ruines puis sur le forum entre une colonne en ruine et un mur en ruine .... Sa jambe dérape et sans mon intervention, elle serait tombée dans un précipice d'au moins dix centimètres. Mais je suis là et fièrement je la rattrape avec le sourire d'un héros de BD (je crois qu'un reflet étoilé s'est posé sur ma dent !) Et sa main, je ne sais pas pourquoi, je ne l'ai plus quittée. Toutes les positions y sont passées : bras ballants, coincés dans le dos, sur l'épaule, dans le cou etc....etc.... Puis nous parcourons les cinq mille kilomètres et j'arrive à l'hôtel, crevé ! Aux environs de quatorze heures. Bien sûr, pendant cette balade, j'ai parlé de moi, et elle, d'elle. Mais parfois on ferait mieux de se la fermer car TENNIS vous avez dit TENNIS, moi j'en faisais aussi –mais je n'avais pas de raquette- qu'à cela ne tienne, on m'en prêtera une. Le combat est fixé au soir même dix neuf heures. Et on se quitte sur une poignée de main mais plus tendre cette fois. Je ne savais pas si c'était la fatigue, la faim ou la chaleur mais je la trouvais un peu mieux que l'autre fois. Et je pars au restaurant pour engloutir six cents kilos de nourriture. Après je monte dans ma chambre et j'enlève mes belles chaussures en daim. Ah ! J'avais les pieds jaunes, le daim avait déteint et la couleur était passée sur mon pied. J'ai frotté tant et plus –adieu baignade, adieu les tongs ou alors avec des chaussettes...

Dix huit heures, on vient nous chercher, moi en short tee-shirt chaussettes et baskets. Elle, super équipement. On va au tennis, moi, encore fatigué de la marche du matin, je suis aussi heureux qu'une dinde dans un poulailler à la veille du Thanksgiving.

La partie s'engage et j'essaie de placer mon plus beau service mais au deuxième service gagnant je me rends compte que : Ou je suis BJON BORG ou elle est vraiment mauvaise après avoir consulté mes papiers d'identités j'opte pour la seconde solution). Ensuite, on rentre chez elle où m'attendent mes parents. Et là surprise, on exhibe sous nos quatre yeux hagards et fatigués de surcroît, une photo de deux enfants dans un cortège de mariée, pour le mariage de Solange. C'était ma Josette, ma promise d'enfance et je ne l'avais pas reconnue. Pour elle, la surprise est identique, mais nous ne laissons rien transparaître, et nous prenons rendez-vous pour le lendemain vers midi pour aller au restaurant. Toute la nuit, je revivais en boucle cet instant. Finalement, elle est pas si moche que ça !

Le lendemain, j'essaie le plus possible de pousser les aiguilles de la montre pour que le temps passe plus vite. Voilà midi moins dix elle arrive

vêtue comme une princesse avec une grande robe bleue, ouverte, je bave! Moi, j'ai un pantalon en toile écru, une chemisette en toile blanche et des baskets. On mange mais rien ne passe, j'ai la gorge nouée par ...

l'émotion. Après le déjeuner nous décidons d'aller faire un tour et, à ce moment là, elle me révèle le terrible secret : en fait, le jour où il pleuvait tant c'était son anniversaire et elle aurait dû aller voir un spectacle flamenco avec sa mère, mais ce spectacle a été annulé à cause de la pluie, d'où son humeur boudeuse, car elle ne souhaitait pas sortir. De plus, cette année, elle ne voulait pas venir en vacances avec ses parents, à la Escala, mais partir au Portugal. Dommage pour elle, la révolution des œillets grondait et sa mère lui a interdit d'y aller et voilà, elle ne vous rappelle rien cette histoire !

J'avais remarqué qu'elle portait une cocotte en nacre autour du cou et je trouvais ça tellement chouette que j'ai voulu en avoir une, et elle me l'a offerte. C'est pour moi comme un talisman, le talisman du bonheur. Les vacances touchent à leurs fins, le dernier jour fut un déchirement, clôturé par le premier baiser et nous nous sommes promis de nous écrire. Dans la voiture qui me ramène sur Suresnes je ne dis pas un mot, je pense à elle et la cocotte que j'ai autour de mon cou m'aide à passer ses moments difficiles. Déjà une lettre qui commence par mon amour, déjà nos premiers coups de fils. Cette année là, France Télécom a triplé ses bénéfices, simplement avec nos appels téléphoniques. Et c'est l'annonce des fiançailles et l'amour grandi, on se retrouve, l'amour est encore plus fort et au paroxysme c'est le cinq juin mille neuf cent soixante seize que nous nous sommes mariés à Marseille.

...Le jour des noces à Marseille tout le monde était dehors pour voir passer le cortège. Mais quand je dis le cortège. C'était le cortège !!!!( taxi blanc et taxi noir en procession dans les rues à grands coups de klaxon)

A la mairie d'abord où tout le monde se connaissait (on a même donné dix francs pour passer plus vite !!!).

Puis à l'église où les portes ouvertes laissaient aux curieux une image « d'un grand mariage »...et le cortège avance sur une musique douce jouée par plusieurs musiciens.

On se dit « oui » en regardant autour de nous si on ne trouve pas deux enfants qui font la taille...

## SOUVENIRS



## D'EN FACE

..... **Un pas en avant un pas en arrière**

Poussé par les encouragements j'ai décidé d'écrire  
A nouveau sur l'enfance du jeune traumatisé

De cette guerre, vous verrez, j'ai pas voulu en rire  
Mais simplement vous dire ce qui s'était passé  
A travers les yeux de l'enfant que je fus  
L'Algérie torturée reste un sale souvenir  
Pourtant sous le soleil ces ombres que l'on tue  
N'ont-ils aucun visage ou bien c'est encore pire  
Sont-ils laissés pour compte aux noms des libertés  
Ramassés par les uns, par les autres enterrés  
Ou bien rapatriés dans des cercueils cirés  
Sur le drapeau tricolore est posé son béret...

« *Le bon vin* »

En ce beau jeudi matin à Bab el oued, sur mon balcon, au premier étage rue de l'Alma, je joue avec mon voisin et copain Jean-Marc OROSCO pendant que ma mère et la sienne discutent « Regarde » me dit-il « ils vont livrer le bon vin »  
Il faut vous dire que le bon vin est une « boutique » qui vend du vin et tous les mois un camion contenant des barriques et des bouteilles vient livrer.  
Et nous regardons, de nos yeux émerveillés, mettre en place une série de madriers afin de faire descendre les fûts. Cette opération est menée par un « Mozabite » vêtu d'un sarouel blanc et d'une veste longue beige. L'opération était délicate car à tout moment la barrique pouvait partir de côté et tomber mais l'homme est un expert et déjà deux tonneaux sont déchargés ainsi que quelques caisses de vin.

Quand soudain cinq bruits de pétards retentissent trois puis deux et le « mozabite » s'écroule touché à la cuisse et au ventre. La barrique qu'il guidait tombe du haut du camion et se brise et l'homme crie sa douleur et un flot de sang se dessine rapidement autour de lui, ses habits sont devenus rouges et une forte odeur de vin et de fer imprègne l'atmosphère.

Attiré par ses bruits mon frère sort pour voir ce qu'il se passe et ma mère nous fait rentrer au moment même où un jeune homme s'approchant du mourant casse une bouteille pour l'égorger avec.

Mon frère qui est resté sur le balcon (à dix huit ans on a tout les droits !) a crié « Assassin !!! »

Ma mère n'a eu que le temps de le tirer dans la maison et de le jeter à terre avec nous qu'une rafale de mitraillette faisait voler nos vitres en éclat.  
Tapis entre le buffet et la table, je tremble et c'est bien la première fois que je tremble sans avoir froid, je tremble comme quand on sort de la mer après une bonne baignade.

On tape à la porte. C'est la voisine et Jean-Marc qui viennent nous donner des nouvelles. Ma mère, des nerfs, se met à crier sur mon frère comme je ne l'avais encore jamais entendu. Plus fort que quand il avait raté son interro d'histoire...

Un peu effrayé par ces cris, je discute avec mon copain mais pas de « ça » d'autre chose, comme si on avait peur d'en parler et que « ça » recommence !  
Je garderai cette méthode pendant de nombreuses années...

### *Le pendu*

Le réveil a été difficile : l'eau de la toilette trop froide, le lait trop chaud, et le pain inexistant de plus j'aime pas mon nouveau tablier avec ce gros nœud blanc c'est sûr on va se moquer de moi. C'est vraiment dur le lundi matin et après avoir arrangé pour la millième fois mes cheveux, ma mère ouvre la porte et nous partons vers l'école. Je la tiens d'une main et de l'autre mon cartable en carton mâché (mais on dit que c'est du cuir !) Et sur le chemin, on croise madame PALOMBA qui va aussi à l'école apporter ses deux filles (je les aime pas ! Elles sentent pas bon!).

« Céline (c'est ma mère) tu vas à l'école ? (et où on pouvait aller habillés comme ça, au match de foot !) Ça t'ennuierait de conduire mes filles aussi car j'ai rendez-vous et je suis déjà en retard – merci » (et voilà on va encore traîner les deux fillettes – mauvaise journée.

On monte la rue et comme à mon habitude, je m'arrête devant la pharmacie pour me regarder dans un énorme flacon plein d'un liquide vert et quand je dis énorme, c'est énorme il prenait presque toute la vitrine peut être un mètre de haut. Et je reste quelques minutes à faire des grimaces et à voir mon visage déformé en plus cette fois ci j'avais un public ! J'en suis presque à oublier les désagréments du matin me reste plus qu'à supplier ma mère pour passer chez madame DEVELICE acheter des bonbons mais faut pas trop y penser – des bonbons le matin !

« Ha ! » Je dis « l'école est pas loin, ça sent le brûlé » je fais en effet référence au fait que quelques jours avant « ils » ont mis le feu à l'école mais il en reste encore un bout pour apprendre ... et au détour de la rue, alors que tout le monde rit de ma blague un attroupelement.

« N'y allez pas ! » Nous crie une dame en faisant demi-tour.

Trop tard, mes yeux ont déjà remarqué, à quelques mètres suspendu au milieu d'une corde tendue entre l'école et l'immeuble, un pendu !

Il est tout nu et du ventre à ses pieds tout est rouge de sang je vois aussi qu'on lui a coupé son « zizi » et qu'on lui a mis dans la bouche il y a même une feuille de papier et des choses marquées dessus mais ma mère d'une main ferme nous fait faire demi-tour.

Les deux filles de madame PALOMBA nous demandent « pourquoi on l'a mis là haut ? Qu'est ce qu'il a fait ? Il est puni ? »

Alors, pour montrer qui est l'homme je crus bon d'intervenir « je crois qu'il est mort » et les filles de reprendre « t'as vu son zizi !!! » Et je suis parti à rire mais je ne sais pas pourquoi. Et ma tête a fait la connaissance de la main de ma mère.

Une « calbotte » et une réprimande « on ne se moque pas ! Tu iras te confesser ! »

Je suis très gêné d'avoir eu cette attitude et surtout très courroucé par la « calbotte » sur la tête devant les filles mais dignement, je continue car ma mère nous fait marcher à un rythme soutenu. Entre deux respirations, et afin de changer de conversation, je parle de mon cartable en cuir, de mon tablier, de mon nœud blanc ... Je suis vexé.

On arrive tous à la maison et ma mère nous prépare du Banania !!!

« Aujourd'hui pas d'école » dis-je en me déchaussant avec l'air du chef de famille satisfait. Et ma mère arrive de la cuisine, pose les bols de chocolats brûlant et m'assène d'une tape sur le bras (bourreau d'enfants !)

« Au lieu de penser à toi et ta journée sans école que peut être tu la regretteras plus tard, pense un peu à ce monsieur et faisons une petite prière pour lui. » (une minute de silence où je fais semblant de marmonner une prière) Et on tape à la porte. C'est madame PALOMBA qui arrive avec les cheveux mouillés « Mon dieu Céline, je suis venue de suite, les enfants ? ... l'école ? ... !!! » cette dame avait l'air affolée, elle est rentrée et a serré ses fillettes dans ses bras puis elle a entraîné ma mère dans la cuisine – et elles chuchotent ... et elles chuchotent...

« Finalement » me dit une des filles « t'as vu son ZIZI ? »

*La nuit bleue et les casseroles*

En redescendant de l'école nous passons à la boulangerie m'acheter un petit pain au lait avec la petite tablette de chocolat dans du papier d'argent et pendant que la boulangère rend la monnaie elle s'approche de ma mère et lui murmure à l'oreille –de quoi ils ont parlé ? - « Maman, qu'est ce qu'elle t'a dit la boulangère à l'oreille ?

« Eh tu m'as dis que c'était pas bien de dire des choses à l'oreille et ... » ma phrase fut interrompue par les mots « tais-toi ! »

Je reste donc sans mes explications un peu déçu de ne pas participer aux secrets des grands.

Quelle effervescence à Bab el Oued une véritable ruche tant les chuchotements étaient nombreux. Mais encore une fois personne ne me mis dans la confidence. J'observe néanmoins des préparatifs discrets –des drapeaux que l'on roulent en douce, des vieilles casseroles dans un tas de chiffons, une cueillère à peau - alors, comme il est cinq heures de l'après midi je me rends au balcon et j'appelle mon voisin Jean-Marc.

On parle des chuchotements que lui aussi avait remarqué et chez lui aussi il avait vu une lessiveuse qui était à la terrasse regagner un coin de la salle de bains –mystère- et personne ne nous dit rien.

Après avoir longtemps joué et bavassé au balcon, on nous intima l'ordre de nous laver les mains pour passer à table ...

Le repas fut long et interminable.

La nuit était tombée depuis longtemps et mon père nous raconte pour la 1000ème fois une histoire de l'armée où il est question d'une permission et où le jeu de mot est : allez, vous l'avez ! (et le gars comprend allez vous laver!) Enfin, son histoire fut coupée par un coup de sifflet et une déflagration.

Aussitôt ma mère sort le drapeau tricolore et l'attache sur le balcon aidé dans cette tâche par mon père. Puis ils vont prendre les casseroles et la cueillère à peau cachée dans les chiffons et sortent sur le balcon suivi par mon grand frère qui tient une clochette de Savoie (souvenir d'Annemasse) et dans la bouche a un sifflet et tous les trois se mettent à taper « trois coups plus deux coups « AL-GE-RIE FRAN-CAISE » et toute la rue tape et tout le quartier et tout Alger.

En face de chez nous M. PUGLIES a même sorti une trompette pour faire encore plus de bruit. Moi je dois rester dans mon coin, dans le salon, Au loin les déflagrations des bombes (les stroungas ) se comptent par dizaine et ça a duré... duré... duré ...

Quand le vacarme c'est arrêté on se serait cru en pleine campagne tant le silence était profond et là mon père m'a expliqué que : « c'était le résultat des chuchotés et que pour montrer notre attachement au pays on avait voulu symboliquement montrer notre voix et notre détermination ... » et je me suis endormi ...

*La bombe*

« Jean-François va te coucher ! ...Jean-François c'est l'heure va dans ta chambre te coucher ! » C'est par ces mots impératifs que je mets fin à mon combat entre cow-boys et indiens en plastique dommage. Mon champ de bataille : le couloir de la maison face à la porte d'entrée. C'est Cochise qui est sur le point de gagner l'attaque contre Billy le kid. Je décide d'aller dans la chambre de mes parents pour négocier quelques minutes de plus afin de terminer cette bataille mémorable.

« BOUM ! »

je me sens projeté en avant, autour de moi les vitres volent en éclats, je suis envahi par la poussière, mes yeux me font mal, je n'entends plus, ma tête tourne fort...fort...

« Ça va ? » me dit mon père en me tapotant les joues... « qu'est ce qu'il y a papa, qu'est ce que c'est ??? » « Reste avec ta mère dans le lit, je vais voir où c'est » Et je reste là, à côté de ma mère qui tremble de tout son corps. Sa chambre n'est qu'un amoncellement de morceaux de bois et de bouts de verre il y a même le vase de tata Charlotte qui est cassé et dont les bouts éparés sont recouverts d'une bonne couche de poussière. Notre voisine Mme OROSCO arrive « Céline, ce n'est pas grave, il n'y a pas de blessé, on a été plastiqué et la bombe était au 5ème étage mais Jannot (son époux) est avec Sylvestre (mon père) pour dégager Mme GRIGLIO (ma grand-mère) ...elle n'a rien... » Et elle n'arrête pas de parler et ma mère n'arrête pas de pleurer et moi je cherche des yeux où se trouve Jean-Marc, mon voisin, et n'y tenant plus je pose la question : « Et Jean-Marc ! » On me fusille du regard comme si je venais d'accomplir un crime de lèse-majesté car je venais de couper la parole à des grands ! Mais l'émotion étant à son apogée, l'attention contenue dans ce regard tombe ! « Il est dans le hall, va le voir ! »

Beaucoup de voisins sont dans mon couloir et dans le hall il y a la famille PALOMBA au grand complet avec les filles en pyjamas roses qui se tiennent la main, monsieur et madame MANENFER habillés d'une robe de chambre rouge avec une pochette. GEORGO et sa femme enfin presque tout l'immeuble est là. Mais je m'en fiche, je cherche Jean-Marc.

Et c'est par un super rire que Jean-Marc me rencontre « salut boulanger ! » me dit-il : boulanger ? Il me tend un bout de miroir ramassé par terre et surprise, je suis tout blanc ! Blanc de poussière ! Alors pour que ça fasse encore plus rigolo je me dessine des moustaches avec ma salive et on rit. Rire interrompu par le passage de monsieur MERCIER, chirurgien dentiste de son état et qui habite au 2ème car il a du sang qui coule de sa tête. « Ce n'est rien, juste une coupure superficielle » il a sans doute raison, en plus il doit bien connaître la tête, un peu plus bas il y a les dents ! C'est son métier non ?

Voilà ma mémé qui arrive assise sur une chaise portée par mon père et monsieur OROSCO. Ma mère s'est un peu remise et avec la voisine, elles font des chaudrons de cafés. On a dégagé des chaises et beaucoup de personnes viennent s'asseoir après avoir donné un coup de main à débayer. Les commentaires vont bon train. Avec mon copain on se met sur le cosy encore plein de poussière afin de ne rien rater sur les événements de l'immeuble.

« L'appartement de monsieur PONS il n'en reste plus rien, c'est lui qui était visé ...il est communiste ! » dit un homme qui n'est même pas d'ici  
 « heureusement, il y a pas de blessé, ça aurait pu être pire ! » répond madame MANENFER tout en tournant son café. Mais voici mon père qui entre temps a passé une tenue plus décente et qui avale d'un seul coup le contenu de sa tasse  
 « bon il faut remonter dit-il » « on peut venir avec toi papa ! » devant cette supplique mon père ne refuse pas et ajoute « va te mettre autre chose que ça ! »  
 Rassemblement dans le hall et nous faisons l'ascension de l'immeuble.

Dans les escaliers à part la poussière et les verres tout semble en ordre.

- 2eme étage monsieur MERCIER remet sa porte à petit coup de marteaux « tu as vu Sylvestre, elle n'a presque rien, j'ai tout remonté avec des clous » et à ce moment là, le geste de trop fait dégringoler la porte qui se brise à nouveau et nous partons à rire et lui aussi mais je pense que c'est de haine !
- 3eme étage GEORGOT pousse à l'aide d'un grand balai les morceaux de plâtres et de fenêtres hors de chez lui, tout en sifflant –*adios moutchatchos*- et fait semblant de danser le tango mais le bas du balai (où il y a les poils) se déboîte et tombe dans la cage d'escalier « Attention dessous !!!» crie t-il « j'ai perdu ma partenaire de danse ! » et on rigole encore.
- 4eme étage il y a NANO dit COUL BACHETTE (mais on ne lui dit pas !) qui balaye aussi mais avec moins de style, plus sérieux. Au plafond on voit l'étage du dessus car il y a une énorme cavité d'où sortent des morceaux de fer.
- 5eme n'est qu'un trou il n'y a plus de cloison entre monsieur PONS et ma grand-mère et mon père de rajouter « et PONS il est pas là et s'il croit que je vais lui donner un coup de balais il se trompe, déjà que c'est de sa faute, lui et ses idées, si on a été plastiqué ! » On va débayer l'appartement de mémé et on pose un restant de porte sur le grand vide du sol. Puis on entre. Les meubles ne sont plus à leur place, certaines portes se sont ouvertes et on peut voir des tasses brisées. Par terre il y a des assiettes cassées, des couteaux, des fourchettes, des vêtements ...

Mon père se saisit du sac à main de ma grand-mère, et résigné dit « on va lui rapporter ! » mais au son de sa voix je me rends compte qu'il est très triste... et on redescend ...2eme étage, le dentiste à fini par capituler lui et sa porte ...1<sup>er</sup> on rentre chez nous et là, stupeur.

On se rend compte que par l'explosion la porte d'entrée a traversé le couloir et est venue s'écraser contre le mur. Si le combat avec Cochise avait duré plus longtemps on aurait fait de moi ... Une galette !

### *Le blocus*

Bab el oued au petit jour... Dans ma chambre je suis réveillé par des bruits métalliques venant de la rue je me lève pour aller voir mais je suis stoppé net par mes parents « va te recoucher, il est trop tôt pour te lever » et je demande « que se passe-t-il ? » et c'est toujours la même réponse « Rien, dort ! ». C'est quand même curieux qu'à chaque fois que je veux savoir ce qui se passe, on me dit jamais rien – j'existe moi ! -. Cependant, malin comme un singe je décide d'une autre stratégie. « Où tu vas ? On t'a dit de te coucher ! » « Mais je vais faire pipi ! » J'avais gagné le barrage était passé. Et pendant que je me rends aux toilettes, je jette un œil discret sur la rue.

Il y a plein de militaires avec des camions et des tanks en plus ils sont entrain de mettre du barbelé partout et... « c'est ça ton envie de faire pipi ! » Me dit mon père sur le ton de la réprimande et il me désigne du doigt le chemin de la chambre. Je me résigne et je me pose des questions concernant ces militaires, ce qu'ils peuvent faire en bas de chez moi.... En plus, j'aurai bien aimé voir le tank on en voit pas tous les jours... et le sommeil est venu.

Il fait grand jour et je me réveille enfin. Et l'école ? « Maman, maman vite on va être en retard pour l'école... quelle heure il est ? ... Tu peux m'aider ? ... » Ma mère fait une apparition « il n'y a pas d'école aujourd'hui ... heu ! ... le professeur est malade. » Je sens bien que cette phrase n'est pas naturelle – le maître est malade – comment a-t-elle fait pour le savoir ? Bon on devisera plus tard pour l'instant c'est le bol de lait qui m'attend. En me rendant dans la cuisine je m'attarde pour regarder la rue « Ne reste pas près des fenêtres » me dit mon père qui était encore à la maison – je me garde bien de demander pourquoi tant j'entrevois la réponse du genre « parce que »- et pendant que je bois mon nectar je pose la question « et Jean-Marc il pourra venir jouer ici » et la réponse de ma mère me glace le sang « il est parti avec ses parents chez sa tante » si son père a fait partir tout le monde c'est que c'est grave, il me l'avez dit Jean-Marc, mon père est au courant de tout ce qui se passe car il répare les camions des militaires et si ça va mal on va chez ma tante. Et voilà ! que ça aille mal d'accord mais que j'ai pas mon copain pour jouer Non !

La matinée se passe tristement et j'essaie de jouer avec mes voitures mais le cœur n'y est pas. Un peu avant midi, une déflagration suivie d'un tir de mitrailleuse nous fait nous réfugier dans les pièces du fond, en rampant. Puis ce fut un feu nourri d'armes automatiques... pendant ce temps les voisins arrivent en masse chez nous car étant 1er étage nous sommes davantage protégés par les tirs. De plus, les deux chambres du fonds sont au centre de l'immeuble donc quasi intouchables-

Sont arrivés dans la maison :

Monsieur MERCIER (le dentiste), NANO et NANETTE (les voisins du 4eme) La famille PALOMBA, GEORGO et sa femme et un gars de ARZEW qui était en visite pour vendre une voiture, La famille INFUSINI avec son fils Philippe et sa grand-mère madame RENARD (qui venait de l'immeuble d'à côté) mademoiselle CHOUKOUN (mon prof de piano qui s'est trouvé là par hasard) Donc la maison se trouve peuplée de 20 personnes environ et grâce à mon père et à madame PALOMBA la situation a été planifiée en quelques secondes malgré les tirs nourris de l'extérieur. Ils ont préparé à manger ... des pâtes !!! Le repas se passe sans que personne ne parle. Puis, après une réunion où je ne suis pas invité certains habitants de l'immeuble partent vers leur domicile en rampant et reviennent avec des provisions. C'est madame INFUSINI qui gérera l'intendance et le stock de nourriture. Son époux est chargé de la gestion de la chambre des hommes celle de tout au fond et Madame PALOMBA fera de même avec celle des femmes et tout le monde met la main à la pâte pour transformer les pièces du fond en dortoir.

Pendant ce temps là, ma mère dort assommée par un somnifère que lui a prescrit le médecin chaque fois qu'elle a ses « crises »...

Ca continue à tirer de plus belle, puis ça s'arrête brusquement, on entend des cris dehors des gens qui parlent fort... GEORGO et mon père partent en reconnaissance dans la salle à manger pour voir par la fenêtre, ils rampent sur le sol ... et en cœur les deux groupes, hommes et femmes, demandent : « alors ! » et le commando de répondre « alors rien, il y a de la fumée, une voiture a pris feu »... puis ils reviennent et s'empressent de définir la situation. Mais moi on me relègue avec Philippe dans la chambre des hommes pour jouer aux voitures.

« Bab el oued est bloqué ! » C'est par ces mots que fait son entrée monsieur BENSSIMON un voisin de l'immeuble qui avait trouvé un asile temporaire chez monsieur ABOUKAÏA, le boucher, et qui rentrant chez lui c'est arrêté chez nous.

Comme la situation extérieure avait l'air de s'améliorer, monsieur et madame INFUSINI décident de passer chez eux prendre aussi du ravitaillement (elle avait du poulet !) Et l'atmosphère se détend un peu et on peut envisager l'éventualité que chacun reparte chez soi.

Une nouvelle explosion et encore des tirs ponctuent cet état de grâce et tout le monde de se réfugier à nouveau dans nos blockhaus tout le monde sauf monsieur et madame INFUSINI ... les tirs durent une bonne heure encore et c'est accalmie. On attend un moment, on s'enhardit et c'est monsieur et madame INFUSINI qui reviennent, ils sont blancs comme des linges. Et ils racontent que quand les tirs ont eu lieu, ils venaient du dessus de notre immeuble et que leur appartement a été entièrement ravagé par la salve

précédente mais que la 2eme salve était également dans leur direction et qu'ils ne doivent leur salut qu'au fait qu'ils se soient couchés par terre.

Et on se prépare un repas ce soir: ce sera du riz à la saucisse fumée (madame INFUSINI n'ayant pas eu le temps de prendre le poulet ! Dommage !!!)

La nuit était tombée quand nous avons appris la nouvelle - il y a un ou plusieurs soldats sur le toit et il y aurait un blessé ou un mort mais il y a quelqu'un qui s'en occupe- j'ai une pensée émue pour ce gars que je ne connais pas.

Et en route pour notre campement.

L'ordre de passage aux wc a été établi et alors que monsieur INFUSINI attend son tour devant les toilettes mademoiselle CHOUKROUN en sort et là monsieur INFUSINI pousse un cri en la voyant et s'engouffre dans les wc...Nous avons su quelques minutes après qu'elle était albinos et que c'était la première fois qu'il voyait une personne avec les yeux roses ...La nuit se passe bien et à nouveau vers trois heures du matin ça retire. Je me réveille, j'ai un peu froid ou peur, et mon père qui était de garde sort un jeu de carte et nous faisons une partie – sans trop y croire...

Cette situation a duré plusieurs jours avec des heures précises pour sortir... avec des distributions de pain...avec des rations militaires et avec un bon moral malgré tout... Et ma mère, elle a dormi, merci le bon dieu !

### *La territoriale*

Mon père venait de perdre son travail, pas parce qu'il avait fait une bêtise, mais simplement que sa sécurité n'était plus assurée. Il faut vous dire qu'il est maître tailleur et qu'il est directeur d'une école musulmane de coupe et couture située à la pêcherie (au port d'Alger) et cet établissement reçoit six cents élèves. Donc mon père de tailleur passa à chômeur puis à tourneur dans une usine de pièces pour le téléphone !!!! Mais l'important comme dit ma mère c'est la santé...

Donc mon père a beaucoup d'heures de libre ce qui nous permet de ... Rien faire ! –tu vas aller à la plage toi sachant qu'on peut te tirer dessus ? - bien sur on va plus souvent chez monsieur et madame GAZO (Tu sais le marchand de chaussures rue des moulins) et moi ça me va bien car ils ont deux fils –Jean-Michel et Yves – qui ont presque mon âge et je peux jouer avec eux, de plus ils ont un chien, Tico, et malgré sa grande taille, je me bagarre avec lui – pour de faux-et voilà tout ça pour vous dire que mon père a des heures de libre ... Je suis au marché avec ma mère, et on va d'étales en étales acheter des blettes, des patates douces, des fèves ... enfin plein de bonnes choses pour préparer le repas de midi et je ne sais pas pourquoi, juste après avoir commandé le poulet chez MOUSSA, on prend la direction du tram pour aller à la pharmacie que tient ma Tante. On attend un peu à l'arrêt et voilà la formidable machine qui arrive. Elle ressemble à un serpent gigantesque et je vais être le preux chevalier qui va la terrasser grâce au ticket de bus magique. Le flanc de l'animal s'ouvre laissant apercevoir deux marches en caoutchouc et au sommet de ces marches : Mon père en militaire ! Je rêve !!! Que mon papa soit dans le tram d'accord, mais en militaire! ... Pour m'assurer que c'est vraiment lui je tente un timide « bonjour papa » il me dit « bonjour » me fait un bisou et va regarder dans le sac à main de maman ainsi que de la dame d'après, puis de l'autre et enfin palpe un monsieur ! On arrive chez ma tante à la pharmacie et comme d'habitude on me pèse – je ne desserre pas les dents- puis comme d'habitude on me donne une sucette rouge au calcium. Je dis « merci » par politesse, mais pas un mot de plus. On repart vers la maison avec le tram ... Midi, maman a préparé le repas il y aura des cocas aux blettes en entrée et du poulet bouilli avec des tomates je crois. Enfin, voilà mon papa qui arrive...on va avoir une explication !

« Bonjour papa, que faisais-tu dans le tram habillé en militaire ?? Pourquoi tu regardes dans le sac des dames ?? Pourquoi tu fouilles les messieurs ???Est-ce que tu payes le tram ??? Pourquoi tu avais un pistolet tout à l'heure ???Pourquoi tu n'es plus en militaire ???Pourquoi ? »Et je déroule le chapelet de mes questions que mentalement j'avais préparé depuis au moins trois heures.

Alors, très solennellement, nous nous sommes assis au salon et mon père me parla de la territoriale que la patrie a besoin de chacun pour effectuer des tâches qui feront perdre beaucoup de temps à d'autres militaires et que cette fonction de bénévoles était appelée : Territoriale. Et d'un seul coup, je me sentis vieillir, j'étais quelqu'un ! Car mes parents me confiaient un secret, je n'étais plus le petit enfant à qui on dit rien, mais je devenais quelqu'un d'important. Ce repas a été le meilleur de ma vie car en plus c'était décidé dans quelques jours je serai territorial moi aussi.

### *La rafle des 18 ans*

Bab el oued, six heures du matin, ma mère me réveille « lève-toi vite »...j'ai encore les yeux embrumés de sommeil, je mets, avec quelques difficultés, mes chaussons et je reste un moment assis sur le rebord du lit « vite » me crie ma mère. Je m'exécute et je me rends vers la cuisine. Mais arrivé dans le couloir il y a foule. Il y a plein de militaires et de policiers. Mon père est debout contre le mur en pyjama avec une écharpe bleue qui lui sert à tenir son bras plâtré (résultat d'une chute il y a une semaine), mon frère est à côté de lui également en tenue de nuit sur laquelle il a passé sa robe de chambre et ma mère vient me chercher et me montrant du doigt dit à un policier « et lui aussi vous allez me le prendre ! » Prendre ? Moi ? Pourquoi faire ? Voilà les questions qui tournent dans ma tête à la vitesse d'un éclair. D'autres policiers et d'autres militaires arrivent trois d'entre eux entraînent mon frère dans sa chambre et les autres discutent avec mon père. Moi je me trouve devant ma mère qui me tient par les épaules : elle pleure ! Enfin mon frère ressort habillé pour sortir, il tient dans la main un petit sac en toile et il est entraîné de force hors de l'appartement. Mon père aurait dû subir le même traitement mais son bras plâtré fut pour lui une cause de réforme. Enfin la foule des militaires et des policiers s'en va et le claquement de la porte de la maison nous glace les sangs...et ma mère se trouve mal ! ... on appelle le docteur ...

Le docteur PERRIN, voilà une personne qui est patiente car de la patience pour ma mère il faut en avoir surtout quand, après s'être évanouie, elle demande au docteur : « dites-moi qu'il va revenir mon fils ...hein docteur... dites-moi où il est » enfin il lui donne un somnifère et ma mère se calme ou plus exactement dort ... quant à mon père, il se renseigne à droite et à gauche pour savoir où est mon frère ? Mais rien n'y fait; et la journée se passe très tristement.

Le lendemain toujours pas de nouvelles, le téléphone n'arrête pas de sonner. Il est peut être là bas au commissariat central, et mon père téléphone ...et rien. Ils ont ramené le fils de madame SINTES et mon père de partir voir cette dame et son fils pour avoir des informations mais rien, ils l'ont relâché car il était trop jeune. Et le téléphone sonne ...et rien. Ne sachant pas comment aider je me hasarde à poser une question : « Papa, pourquoi ils ont emmené mon frère ? » Et mon père m'explique que tous les hommes de dix à cinquante ans ont été transportés quelque part pour vérifier leurs papiers et que c'est comme ça et qu'après ils reviennent ...et que maman ne s'inquiète pas. Encore une fois, je sens bien que quelque chose sonne faux mais je fais semblant d'y croire... pour conjurer et surtout pour maman ...

Huit heures du soir, le téléphone sonne : c'est ROGER, le cousin qui appelle ! Lui c'est un vrai militaire avec un képi et tout et tout... et il nous dit que mon frère est avec tous les jeunes de Bab el oued à BEN AKNOUN dans des tentes et qu'il va bien mais nous, on peut pas le voir car c'est gardé ! Enfin une nouvelle ! Elle est pas bonne-bonne mais c'est une nouvelle quand même et on sait où il est.

Le matin fut triste, mon frère me manque terriblement et je regrette mes jeux stupides à lui tirer la langue ou lui envoyer des coups de pieds sous la table ! Dix heures, le téléphone sonne c'est encore ROGER qui nous donne des nouvelles tous les jeunes vont partir en avion direction l'Allemagne faire leur service dans les FFA (Force Française en Allemagne) Mais où en Allemagne... et ma mère s'évanouie ...

### *La confirmation et les cloches*

Dans l'église de saint Louis à Bab el oued je regarde le soleil jouer avec les vitraux pendant que le père MALMEULET nous fait un sermon sur le fait d'être chrétien, la reconnaissance de la foi et je ne sais quoi en plus car je n'écoute pas. Une seule chose m'obsède : est-ce que Philippe me prêtera son train électrique pour que moi aussi je puisse faire rouler sa loco... et je prends une tape sur la tête car je suis encore assis et les autres sont debout (pas de chance j'ai raté le rythme). Il faut vous dire que depuis quelques mois le catéchisme est plus ardu et on me pose beaucoup de questions sur la religion alors... j'en ai un peu marre... mais c'est normal car je vais faire ma confirmation.

La confirmation c'est le renouvellement des vœux du baptême et c'est pour moi l'occasion de faire encore une fois la fête avec mes copains.

Et justement, après la bénédiction, le curé demande aux gens qui ont des enfants qui vont faire cette confirmation (je rappelle ici que c'est l'archevêque qui vient te mettre de l'huile sur le front et que l'archevêque il ne se déplace pas comme ça !) De le retrouver devant la sacristie.

Evidemment ma mère y va et moi aussi.

On me flatte, on me dit que je suis beau que je ressemble à mon père et aussi à ma mère et même que j'ai des airs de mon frère (je vous rappelle que mon frère est en réalité mon demi-frère, ma mère étant remariée suite au décès de son époux pendant la guerre 39-45 et on parle de ci de ça.

Mais moi, je rêve de train de Philippe et je me vois déjà aux commandes de sa loco.

L'après midi se passe joyeusement et j'ai l'honneur d'être chef de gare et même pendant un court instant de vivre la vie du mécanicien car je fais marcher le train de Philippe ...

Le lendemain à l'école je vais rejoindre mes camarades ABOU David et AMOKRAN Ali pour leur faire part de mes sensations de la veille aux commandes de la loco et les commentaires dérivant un peu je demande « Vous allez pas à la confirmation, vous ? » « Non » me dit Ali « moi non plus » me dit David « et c'est quoi la *confituration* » ils ne savaient pas et moi je leur explique mais ils n'ont jamais été à l'église eux ! Mais pour eux c'est la même chose ils ont aussi les mêmes supplices

Le soir, je pose la question à ma maman : « pourquoi David et Ali ne vont pas faire leur confirmation, leurs parents n'ont pas d'argent pour faire la fête ? » Et ma mère m'explique que ce n'est pas pareil, mais qu'eux aussi ils ont une église qui s'appelle mosquée ou synagogue et qu'ils font aussi une confirmation mais que c'est pas exactement la même chose. J'ai l'impression d'être un zombi, personne que je connais ne fait sa confirmation !!!

Samedi soir le téléphone sonne « c'est le curé » dit mon père en tendant le combiné à ma mère... blabla.. Elle raccroche et parle en douce à l'oreille de mon père ... je suis encore exclu de cette conversation mais maintenant j'ai l'habitude.

Dimanche, sept heures du matin, il y a des bruits dans la salle à manger ... je vais voir ...et malgré la lueur blafarde du plafonnier (les vitres étant remplacées par des cartons et de l'adhésif) je vois mon père et ma mère qui dressent la grande table de fête avec la nappe blanche, les assiettes du service et les couverts en argent – ça va être la fête-

Ma mère me regarde et me dit « va boire ton lait et on prend la douche ! ». Après avoir absorbé mon breuvage et subi mes ablutions on m'affuble d'une aube blanche flanquée d'une croix en bois et on me demande de m'asseoir sans bouger afin de procéder à la photo.

Comme une mariée, je suis pris en photos par mes parents, les voisins, les cousins, les.. je sais plus qui ...mais je suis pris en photos puis j'attends onze heures, onze heures trente... le téléphone sonne « l'archevêque ne sait pas s'il pourra passer ! » crie à la cantonade ma mère « dès que les cloches sonneront, il faudra se rendre à l'église sinon rien » et l'attente commence ...midi, midi et demi j'ai faim ... une heure moins le quart.

Les cloches sonnent à toutes volées c'est le signal ! « vite » me dit ma mère ... et nous partons en courant vers l'église (vous avez essayé de courir avec une robe quand vous en avez jamais mis !)

L'église est noire de monde, il y a même une haie d'honneur de militaires (enfin je crois qu'ils sont là pour ça) la cérémonie se déroule et on part en procession autour de l'église Et moi j'ai très faim...

Enfin, c'est le départ vers la maison ... mais avant de manger quoi que ce soit... on me refait des photos ... on me déshabille ...je remets des vêtements de dimanche ... et j'attaque les petits sandwiches ! Tout ça pour un peu d'huile sur le front... mais il est trois heures et j'ai plus faim.

### *La perquisition*

Cela fait quelques jours qu'on nous a remis des imprimés dans la boîte aux lettres, comme quoi, si on a une arme, il faut la déposer au commissariat central où il sera délivré un reçu et que toute personne qui se trouvera à partir de la semaine prochaine en possession sera aussitôt incarcérée et jugée pour des faits de terrorisme !

Ce document, mon père l'a quasiment appris par cœur à force de le lire et le relire et le commenter avec les voisins « on n'a plus qu'à se laisser tuer sans rien dire »dit GEORGO « et si on vient te tuer » ajoute t'il « tu te défends avec le reçu qu'on t'a donné ---attention j'ai un reçu du commissariat qui dit que j'ai déposé un 7.65 !!!! »Et malgré tout ça on rigole à gorge déployée, mais je pense que c'est la peur

« Debout ! », Je suis tiré sans management de mon sommeil par un l'ordre de mon père. Qui a t- il ? Pourquoi c'est papa qui me réveille ? Pourquoi si tôt ? ... Mille questions tournent dans ma tête et tandis que je sors des vapeurs de la nuit j'entends une vive dispute entre ma mère et quelqu'un. J'enfile mes pantoufles, je mets rapidement ma robe de chambre et je vais dans le couloir.

Il y a dans ce lieu exigu une foule de policier en arme qui fait signe à mon père et moi de sortir sur le palier. Dans cet endroit, se trouve déjà ma mère qui vocifère à la barbe des policiers qui la tiennent en joue. Puis nous sommes chassés du hall du palier vers les escaliers où d'autres policiers nous font descendre. Dans le hall du rez-de-chaussée, il y a tous les habitants de l'immeuble (enfin je crois) et la porte est gardée par une dizaine d'autres policiers.

Brusquement, on voit redescendre en courant quelques policiers armés de poêle à frire (détecteur de métaux ) tout le monde est tétanisé et les gens se parlent entre eux à voix basse –comme à l'église- sauf ma mère qui continue à rugir en direction des forces de l'ordre :

« On est traité comme des bêtes, comme des bandits...qu'est ce qu'on nous reproche...ils pensent trouver quoi dans nos appartements des Tanks, des avions, des mitrailleuses ... en attendant comme on n'est pas là pour les voir, ils vont se servir...s'il manque quoi que ce soit, je porte plainte, vous m'entendez, je porte plainte !!!!! »NANO et NANETTE qui sont à côté de ma mère essayent de la calmer ...

« Les gens du cinquième vous pouvez y aller » annonce à la cantonade un gradé. (Ma grand-mère étant trop âgée pour descendre, elle est restée à son étage) et c'est ma mère qui monte quatre à quatre...puis on l'entend à nouveau « Salaud ! Vous n'avez pas de cœur, laisser ma mère à moitié nue, en plein froid sur le palier vous avez pas de cœur ! » et nous, au rez-de-chaussée on fait Hooo! Quelques secondes plus tard on entend encore ma mère « c'est pas possible vous avez tout mis sans dessus-dessous, et les piles de draps par terre, vous

pensez qu'elle va cacher un bazooka ou quoi ...et les casseroles ...même les plantes ... »et s'ensuit un inventaire détaillé de l'état de chaque chose avant et après...

Petit à petit, les habitants regardent leur appartement et constatent eux aussi les dévastations de la maréchaussée et les commentaires fusent ...à leurs intentions. Soudain monsieur PALOMBA sort sur le palier encore plein de policier et se met à hurler « pourquoi vous avez retourné l'aquarium ? Pourquoi ? , Ne me dites pas que vous avez peur que j'y cache des armes ! A moins que ce soit pour fouiller mes poissons rouges ! »Cette phrase est restée dans mon esprit car je m'imaginai bien un poisson avec des pistolets à la ceinture.

Enfin, personne n'avait d'arme... Les policiers sont repartis et certains même (d'après les on-dit) sont ressortis de l'immeuble plus lourd qu'ils n'étaient rentrés.

### *ILS descendent ...*

Bab el Oued vers neuf heures du matin... Alors que Mademoiselle CHOUKROUN me donne mon cours de piano et que je massacre joyeusement le premier vrai morceau, ma mère fait irruption dans la pièce. Ce n'était pas son habitude d'interrompre ainsi mon cours et c'est pourquoi j'ai pensé de suite à quelque chose de grave. Puis, sans un mot, entraîne mon professeur à part pour lui murmurer des choses inaudibles pour moi.

« Allez, c'est très bien » c'est par ces mots là qu'elle congé pris. Comment ma mère avait pu par une simple phrase arrêter mes souffrances musicales ? J'aurais bien voulu connaître la solution ...mais ma rêverie fut interrompue par l'arrivée de mon père – si tôt ? - et après quelques échanges de paroles (encore une fois chuchotées à l'oreille). Mon père me demande de bien vouloir passer au salon (je me doutais que la situation était encore plus importante que je l'avais imaginée) je m'assois dans le grand fauteuil en cuir rouge et j'attends...au bout de quelques minutes NANO et NANETTE arrivent, sans rien dire, le visage défait. Ils prennent place. J'avais remarqué que NANO tenait un petit sac en toile beige taché de gras et je me posais la question sur son contenu... monsieur PALOMBA apparut aussi et excusa sa femme de son absence « Tu sais Sylvestre, elle garde les petites ! ... » Puis, ensemble GEORGO et Monsieur MANENFER qui portait une caisse en bois fermée par un cadenas firent leurs apparitions.

« Bon ! » dit GEORGO « comme on a dû vous le dire –ils vont descendre-et faut se protéger car l'armée a ordre de ne pas intervenir afin de ne pas envenimer la situation. Et si l'armée n'est pas là, la police non plus ! ILS vont descendre jusqu'au centre ville »

-ILS vont descendre et dans le ILS il y avait toute la peur qu'on peut trouver à l'intérieur d'un homme ...ILS ça voulait dire ---on est mort---ILS vont vous faire du mal, ILS vont venir, ILS vont nous faire partir (car les affiches – La valise où le cercueil – étaient souvent commentées) ILS c'était la fin. Pendant ce temps là, GEORGO et monsieur MANENFER avaient ouvert la caisse en bois, et je vois à l'intérieur : des pistolets et des grenades ! Quant à mon père il est revenu avec son barillet chromé, le même qu'il avait prétendu avoir remis au commissariat central (et le reçu, comment l'avait-il obtenu...il avait menti...)

NANO sort également de son sac un gros pistolet avec une crosse en bois –on croirait un truc corsaire car il me semble très vieux- et des balles énormes ... « Si ILS arrivent ici ! » dit GEORGO et mon père me demande de sortir ... -encore une fois je suis exclu...mais un peu cette fois ci car j'ai assisté au début et pas les filles !!! Maman se tient devant la porte avec un verre de sirop de menthe pour moi. Je la bois avidement puis nous allons dans ma chambre et ma mère se met à pleurer « peut être qu'ils ne viendront pas » me dit-elle comme pour se rassurer elle-même « peut être qu'on les reconnaîtra et comme ILS nous

connaissent, ILS ne nous feront rien ! » Et ma mère parle, et parle en faisant toujours des suppositions.

Il est midi et je mange seul avec ma mère (les hommes sont partis faire des travaux sur la porte d'entrée de l'immeuble) et mon père arrive en sueur, va dans ma chambre, met mon matelas par terre et se dirige avec le sommier vers la fenêtre du salon qu'il condamne avec ce meuble. Nous regardons cette scène sans rien dire sachant que mon père sait ce qu'il fait. Puis il fait de même avec son lit et met le sommier devant la fenêtre de la salle à manger « Tous les voisins ont fait pareil » dit-il « c'est la consigne, mais il ne se passera rien avant six heures du soir.

En quelques heures la maison est un véritable bunker et il faut zigzaguer dans les chicanes de chaises pour arriver de ma chambre à la cuisine les fenêtres sont toutes obstruées et le lit de mes parents se trouve à côté du mien dans l'angle de ma chambre.

Au loin, on entend une rafale de mitrailleuse suivie par d'autres tirs et plusieurs explosions, puis plus rien...

Dix minutes se passent et on frappe à la porte « c'est GEORGO ! » dit-il au travers de la porte « c'est fini ! ».

On lui ouvre et je sors de ma chambre suivi par ma mère ...

« L'armée est passée outre et les a repoussés, ils ont laissé des types sur le carreau mais si ILS étaient arrivés jusqu'ici ça aurait été une boucherie ! »

Ma mère, comme à son habitude...pousse un cri ...et s'évanouit.

### *Les rameaux*

En ce samedi soir de printemps, dans mon appartement rue de l'Alma, mes parents discutent au téléphone ... « Mais la procession aura lieu, oui ou non... bon d'accord, à demain... » et mon père de reprendre le travail qu'il avait interrompu quelques minutes auparavant, à savoir : le repassage de nos habits pour demain. Ma mère, quant à elle, met la dernière touche à mon rameau et le suspend, grâce à un crochet, sur une des branches du lustre de la salle à manger. Le rameau, ha ! Qui n'a pas connu le rameau n'a rien connu ! Imaginez-vous... Un bois rond d'une hauteur variable entre cinquante à quatre vingt centimètres d'où partent des branches en bois et en fer recouvrent de bandelettes de satin bleu. A chaque extrémité, tantôt une plume, tantôt une fleur. Au sommet du morceau de bois un crochet, comme un point d'interrogation qui semble dire : « qu'est ce qu'on va me mettre comme confiseries ? »...et bien, à chaque branche il y a des sujets en chocolat, des cloches, des œufs des voitures aussi et tout en haut, l'Orange confite.

Ha cette orange confite... comme elle me fait envie... et si elle n'était pas si haute j'en mangerais bien un bout

Le lendemain dimanche, après la douche, on me parfume et on me met ma chaîne en or avec la médaille que ma marraine elle m'a offerte à ma naissance et ma gourmète que c'est mon parrain qui me l'a donnée dans les mêmes circonstances. Ma mère me fait pour la cent millième fois la recommandation « attention, d'un œil tu surveilles ta chaîne et la médaille et de l'autre la gourmète ! Et fait attention de ne pas tomber avec ton rameau ! » Mais avec quoi je vais voir où je marche si mes yeux sont occupés à surveiller ! Et nous partons pour l'église...moi fier comme un paon entouré de mon père et de ma mère j'exhibe mon trophée comme le saint sacrement. Mais déjà au 7 de ma rue je suis bloqué par : des gens qui arrêtent mes parents qui discutent me font une grosse bise pleine de rouge à lèvres et on continue...un peu plus loin, on est à nouveaux bloqués par : des gens qui arrêtent mes parents qui discutent me font une grosse bise pleine de rouge à lèvres et on continue...etc...etc... et à chaque fois c'est au moins cinq minutes qu'on perd...Enfin voici l'église où les grands reçoivent une branche d'olivier et on reste dehors car il va y avoir une procession dans la rue...et moi je suis extenué. Le rameau doit peser cent tonnes et je ne sens plus mon bras... de plus je ressemble à un sioux tellement j'ai de marques de rouge à lèvres. Je fais remarquer à ma mère cet état de fait et elle sort de son sac un mouchoir sur lequel elle dépose ...un peu de salive ...et avec cet appareil me nettoie le visage (des fois, on devrait se taire !).

Beaucoup d'hommes avec des brassards et des pistolets entourent le cortège qui descend la rue et tout le monde chante « *Ali louya* ! », puis, on tourne ce qui

me permet de voir de début du défilé. Il y a des banderoles, une statue, une espèce de grand parapluie ouvert et plein d'enfants de cœur. Puis, après avoir fait le tour de l'église par la rue de derrière, on s'arrête dans la cour devant les marches. Les banderoles nous font face et la statue aussi quant au parapluie, il s'agite. En effet, d'où je suis, je ne vois que le haut de l'assistance « Amen ! » et c'est le signal d'entrée...et on rentre et tout le monde chante encore « Jérusalem... »

Ouf un siècle ! Je m'assoie et je vérifie discrètement que mes ''ors'' sont toujours là. –c'est bon-

Malgré la chaleur de ce jour de printemps, la dame devant moi porte un manteau en fourrure qui doit être parfumé avec dix litres d'eau de Cologne tant l'odeur est forte, mais on ne choisit pas sa place...

Afin de me reposer le bras, j'accroche aux barreaux du dossier du banc de devant mon rameau...ça va très bien quand la dame est debout, mais elle s'assoie et je constate avec effarement que mon orange confite est entrée en contact avec son manteau en fourrure et que maintenant la confiserie est pleine de poils et le manteau déplumé en partie à cet endroit. J'attends qu'elle se relève, j'enlève mon rameau avec une rage indescriptible et je passe le restant de la messe à tondre mon orange...

Depuis, je me suis posé la question pour savoir pourquoi en Algérie on faisait un rameau pour les « petits » et la réponse est pleine de sagesse : Pour les faire tenir tranquille pendant l'office religieux (n'oublions pas que cette messe des rameaux est la plus longue de la liturgie.)

### *La grenade*

En ce vendredi matin, j'ai du mal à me lever et malgré les menaces de ma mère je suis toujours au lit.

Il faut dire qu'hier je me suis couché tard car on a été chez monsieur GAZO et que j'ai joué aux indiens avec Yves.

Mais je pense que ce n'est pas une excuse ...et ma mère arrive avec un gant de toilette mouillé me signifiant par-là que la station debout est préférable à celle couchée –tout du moins pour l'instant-

Je bois mon lait qui est devenu froid et je passe à la salle de bains où j'effectue quelques ablutions et quelques jeux avec mon petit bateau ...

Après avoir inondé entièrement le sol des toilettes, je sors sous un tollé de désapprobations de ma mère.

« Qu'est ce que j'ai fait au bon dieu pour avoir un fils pareil, il joue, fait des bêtises et ne pense pas à l'école ! Tu veux faire *poubelleux* plus tard ...hein...dit moi ? » Dans ces cas là je reste le front bas et je ne parle pas ... (c'est la meilleure tactique)

Je m'habille rapidement aidé par ma mère qui m'enfile un pull qui gratte puis un tablier horrible, mais je ne dis rien –un seul mot et le sermon recommencerait alors !...

Nous voilà dehors, il ne fait pas beau, et comme dans la nuit il a plu j'essaie d'éviter les flaques d'eau et je zigzague sur le trottoir pour bien montrer à ma mère la volonté de ne pas me salir ...

Pour nous rendre à l'école, on prend la rue Cardinal Verdier et comme la rue est légèrement en pente il y a de l'eau qui coule dans le caniveau. J'en profite pour jeter dans ce torrent improvisé un papier de bonbon que j'avais enfoui, la veille au soir, dans la poche de mon pantalon ...Mais ma mère -œil de lynx- n'a rien raté de la scène et j'ai le droit à une réprimande carabinée.

Soudain, quelques mètres avant le Passage des moulins une explosion suivie par une épaisse fumée et une projection de 'métal' qui viennent hacher plusieurs des portes de la traverse...Une dame sort de l'endroit le bras en sang tandis que quelques personnes arrivent en courant ...

« On a jeté une grenade » crie l'une d'elle « il y a un mort » annonce une autre voix qui venait du passage ...

A cet instant, ma mère se met à trembler et moi je me sens élevé au grade d'homme de la maison car je sais qu'après la série de frissons vient irrémédiablement l'évanouissement et je prends les choses en main. Je tire ma mère en arrière et nous faisons demi-tour vers la maison. Ma mère marche comme un automate mais nous arrivons quand même devant la porte de l'immeuble... et là, elle s'évanouit.

Madame PANISSA sort de sa loge et me demande ce qu'elle a... Je lui dis et elle m'aide à monter maman dans l'appartement...

Ensuite, ce ne fut le défilé des voisins qui me posent des questions sur la grenade, et où? .... et ce que j'ai fait etc....etc.... et tous me félicitent

– Je suis un héros !

### *La paella du 15 août*

Bab el oued le 14 août au matin, une douce odeur de cuisine envahie mes narines. J'ouvre un œil puis le deuxième et je me décide d'aller dans la cuisine. Ma mère, aidée par HOUARDIA, sa femme de ménage, a transformé l'office en annexe d'un restaurant et sur la table sont déjà alignés, comme des soldats à la parade, des cocas aux herbes, les cigarettes aux anchois, des roulés à la soubrossade, enfin plein de bonnes choses qu'il m'est absolument interdit de toucher.

Un peu avant midi, le téléphone sonne...c'est mes cousins qui prennent rendez-vous pour le convoi de demain ! Un convoi ! Mais pourquoi faire ? Et je reste avec mon interrogation car je ne veux pas poser la question, on ne me répondrait pas. Mais le téléphone sonne encore et c'est la famille CHAPPE qui appelle pour les mêmes motifs.

Et nous passons à table, mais pas de cocas, ni cigarettes, ni roulés et comme je m'en étonne je dis à ma mère : « et les cocas, on peut en avoir ! » « Non ! » me répond ma mère, « elles sont pour demain. »

Résigné, je me dis qu'elles seront meilleures car elles seront désirées. L'après midi, mon père est affairé à préparer des morceaux de tissus, à mettre dans une boîte son centimètre, ses ciseaux et sa craie.

Le lendemain de très bonne heure, ma mère me réveille, « maman, il fait encore nuit ! »

-« Tais toi et file à la cuisine boire ton lait ». Je m'exécute. Dans le couloir il y a des paquets, des baluchons et des paniers « c'est pour quoi faire maman ? » « C'est le 15 août et on va manger chez tata CENDROUNE »

S'il y a une tradition que l'on respecte dans ma famille c'est le 15 août et je sais qu'on va passer une bonne journée à la campagne. En effet, ma tante habite une villa à Maison Carrée et là bas c'est la campagne avec des poules, des lapins, des champs où mon oncle cultive un tas de choses. Et, pour nous y rendre, on va sûrement prendre la voiture de papa, une belle Simca P60 blanche.

« Les cousins sont là ! » Nous crie mon père et c'est le signal du départ.

On me donne à porter un baluchon, mon père prend les sacs et ma mère les paniers.

Arrivé en bas, on charge la voiture et on en profite pour se faire les embrassades et on se congratule mais rapidement car on bouche toute la rue de l'Alma. En effet, on n'est pas moins de trois voitures alignées il y a la Chambord de la famille MATARO et la Dyna Panhard PL17 de la famille CHAPPE en plus de la notre.

Et nous montons dans les véhicules, on fait quelques mètres et on s'arrête. Mon père qui était en serre file sort de la voiture ainsi que Monsieur CHAPPE et ils vont vers la voiture de tête. Je m'aperçois de ma place que les hommes sont

armés. « C'est pas grave » dit mon père en revenant « MATARO ne connaît pas la route c'est CHAPPE qui passe en tête »

Et nous partons. Le paysage défile à grande allure et on a même dépassé le 60.

Ma mère est inquiète sûrement pour la vitesse, mon père n'a jamais été aussi vite « ralenti un peu » dit-elle timidement « si je ralentis, je les perds et on doit rester en convoi » finalement nous arrivons à destination et mon oncle nous fait la circulation pour nous garer dans son champ.

Dans un coin de sa terrasse il y a un barbecue fait avec un tonneau au sommet duquel trône une poêle de paella gigantesque et sur une table à côté il y a des moules, des crevettes, des langoustines ...

Pendant ce temps là, à l'intérieur de la maison, dans la salle à manger transformée en atelier de couture mon père déploie les tissus qu'il a amené, puis il pose dessus un ''patron'' découpé mais il y a du courant d'air et le papier s'envole qu'à cela ne tienne le poids du pistolet de mon père l'empêchera de partir...

Mais c'est l'heure de l'apéro et autour d'une table longue d'au moins un kilomètre nous portons un toast et nous goûtons les cocas, les allumettes et les roulés que maman avait préparés.

C'est vrai qu'elles sont bonnes les cocas de ma mère mais hier peut être qu'elles auraient été encore meilleures.

### *En conclusion le repas de faim.*

Voilà ce tome II quasiment fini et en bon épicurien que je suis, je me suis imaginé un petit voyage de gastronomie dans mon quartier à Bab el oued ... Tout d'abord, j'irai chez CANO prendre un chausson à la soubrossade puis pour aider à passer j'irai chez BARHAMIDA chercher une bouteille de Selecto et j'en profiterai pour prendre une part de calentita à l'angle du marché (elle me faisait envie, elle sentait si bon et le « *moutchou* » qui la vendait haranguer le client en tapant sur son plat –comment tu veux résister à ça, toi. Puis, j'irai un peu plus loin chez BLANCHETTE déguster un beignet arabe (à ceux qui n'en ont jamais mangé deux choses à savoir : C'est très très chaud et ça tache !) Enfin, pour parfaire ce petit repas, j'irai à la plage Nelson-boulevard Pitolet - manger une petite brochette, peut être une petite merguez mais surtout les frites ... Puis en remontant, je ferai un tour chez GROSOLI m'asseoir à la terrasse pour commander un créponnet.

« Il est pas bien ! » me direz vous « manger tout ça ; il va être malade » (on croirait ma mère qui parle) et bien non, je ne serai pas malade presque si j'avais voulu manger d'avantage, j'aurais été à la boulangerie LA LEVENTINA prendre un bon pain espagnol puis je serai passé à la Charcuterie DEVEZA pendre du boudin, et de la botifara et là, peut être que j'aurai trop mangé. A moins qu'une âme charitable m'aurait préparé un couscous aux tripes (BARBOUCHE) avec les tripes de la boucherie de TOTO ABOUKAYA tu sais, les tripes qui sont pendues en rentrant dans son magasin ...

Et voilà... « Et les amis ? » Me direz vous « vous manger tout seul ? »... Mes amis, ils sont dans ma tête et dans mon cœur, certains, je les ai retrouvés et d'autres sont dans mes souvenirs et je sais qu'ils reviennent chaque fois que je parle de mes racines.

*Encore un mot ...*

Et oui, encore un mot pour vous dépeindre que l'Algérie : c'était un feu d'artifice de sensations et tout les sens étaient concernés :

*L'ouïe :*

-D'abord c'est sur le marché où les vendeurs vantent en hurlant leurs marchandises « Cent francs, les carottes cent francs ! »... « Elle est belle ma galinette, belle, belle »

-ensuite dans la rue ou plus exactement de balcon en balcon : « Emerline ! Emerline ! » crie une voix au balcon de deuxième étage « Emerline prend moi des blettes et tu me les portes en remontant, c'est pour le fils RODRIGUEZ, il est malade et je vais lui faire des cocas aux herbes avec les anchois et les olives » « le fils RODRIGUEZ est malade et qu'est ce qu'il a ? » s'étonne une dame au premier étage « on sait pas » répond une autre dame au deuxième « il attend le docteur ! » ...

-Il y a aussi le cri strident de madame PANISSA « henriiiiiii ! » du bas du hall d'entrée en direction des étages.

-mais il y a surtout le cliquetis de la planche à "ZOUBLI" et la voix du marchand qui disait « Marchand d'zoubliiiiiiaa » le bruit est fait grâce à une planche sur laquelle est fixée une poignée de valise et le commerçant d'un geste habile du poignet fait sonner cet instrument. Ha! Au fait, les "zoublis" (on les appelle comme ça, car quand tu en manges un... et... tu l'oublies) c'est un cône en gaufrette... mais c'est pas des gaufrettes... et je n'ai jamais su si c'était dur car c'est comme ça ou si c'était rassis et il vend aussi du « kilomètre », une sorte de guimauve enroulée sur un bois (mais nous en reparlerons).

*La vue :*

Je n'ai jamais revu un soleil aussi gros et rouge que les matins à Bab el oued où on aurait cru une énorme orange posée sur le toit des immeubles...

Je n'ai jamais revu le vol de ses hirondelles qui rasaient nos balcons en piaillant

Je n'ai jamais revu le nuage de sauterelles qui tourne dans le ciel pour s'abattre sur bab el oued à la grande joie des enfants mais au désespoir des parents qui reentraient en catastrophe les pots de fleurs à l'intérieur.

*Le toucher :*

A bab el oued les grands aimaient nous faire mal ... « haï le petit, tout le portrait de son père ! » et en disant cette phrase généralement on avait le droit à un pincement de joue ; ou quand il s'agissait d'un bébé, c'était le bizou sonore sur la joue ou la "fausse" morsure sur le pied avec la fameuse phrase « le petit pied, je le mange, je le mange !!!! » et on avait, par dessus tout, le fabuleux

"Tape cinq" ou le jeu consistait à claquer sa main dans la main de son voisin à la hauteur des yeux.

*L'odorat :*

Bal el oued c'n'était pas une odeur c'était d'abord toute une cuisine avec les odeurs de poissons frits mélangées aux odeurs de cocas, c'était l'odeur de l'anisette qui embaumait le café CHEZ GUITARE où on me perchait sur le banc du comptoir et où, comme tous les enfants du quartier, j'avais le droit à ma grenadine. C'était aussi l'odeur de la mer quand les vagues sont un peu folles et que la houle frappe au-dessus de la jetée. Mais c'est surtout pour moi l'odeur des plumes de poulets de chez MOUSSA, et hélas l'odeur de la poudre aussi quelquefois...

*Le goût :*

« Demande à un aveugle s'il veut voir, peut être qu'il te répondra non, mais demande à un "Goinfre" s'il veut manger ... » je pense que c'était la devise de mon quartier tant j'ai entendu cette phrase.

Evidemment, il y a les saveurs des brochettes, des merguez mais il y a aussi le goût inimitable des petits rougets frits dans les grandes bassines d'huile de la rampe de la pêcherie. Je me souviens aussi du bouquet que dégageait les roulés à la soubrossade de chez CANO ils te laissaient une fine pellicule dans le palais et c'était tellement bon ... et les tartes blanches à la farine cuite... et les tramousses (lupins) qu'il fallait manger sans la peau... et les bliblis qui cassaient les dents... et les tétés de sœurs qu'on attendaient de les porter à la bouche pour te les écraser sur la figure ... et toutes ses choses séchées, Espagnole, comme la tonina, la mouchama ... et la caca de cheval (c'est la Halva !) Je me revois creusant à la cueillère dans la boîte en fer sous les cris de ma mère !...

Mais mon meilleur souvenir de goût, je pense que c'est le "Zlabia". Rien à voir avec celui qu'on trouve maintenant.

Le mien, il était fait d'un aller-retour de pâte mais très épaisse ... un délice...

A moins que ce ne soit qu'une idée dans mon palais ... comme la madeleine de Proust.....

Fin de la saison II



Suresnes actuellement mais toujours vu des toits

## SAISON III :

### Douce France

#### *Réflexions*

Je fais bien sûr parti de ces êtres imbéciles  
 Qui écrivent des choses qui ne seront point lues ?  
 Vénération totale mes phrases inutiles  
 Pour encombrer le vide de mon âme déçue  
 Mon stylo à la main, j'écris pour ne rien dire  
 Parlant de mon enfance et de ma vie passée  
 Pour mieux confectionner et c'est encore le pire  
 Ce vieux vase enfoui que l'on avait cassé

Dans la nuit de l'enfance on ouvre enfin les yeux  
 Quand les brumes enfantines se dissipent peu à peu  
 Le monde qui m'entoure n'est que haine et mensonge  
 Pourquoi ne suis-je pas resté au doux pays des songes ?  
 D'une famille soudée, nous voilà dispersée  
 Nous avons quelques biens, nous sommes indigents  
 Aux administrations, obligés de mendier  
 Demander quelques aides et un appartement  
 Les gens de l'extérieur n'ont pas vu tout cela  
 Pour eux nous étions riches, des nababs, des colons  
 A semer la terreur dans ce monde là-bas  
 A traiter les arabes bien moins que les cochons

J'ai entendu même dire dans une ferme isolée  
 Gardée par la milice dans un champ d'orangers  
 Un homme avait très soif et de l'eau demanda  
 Le maître du domaine le chassa de ce pas  
 Croyez-vous, vous aussi, à ce récit, cette fable  
 On se croirait rev'nu au temps des misérables  
 Et même si ici, Cosette est Maghrébine  
 Arrêter cette rumeur c'est moi qu'on assassine.

### *Un départ de plus*

Voilà quelques semaines que nous sommes dans ce meublé, mon père, ma mère, ma grand-mère et moi et ce matin une agitation bien familière mais inquiétante ne me laisse présager rien de bon.

« Le Taxi pour mémé, il ne va pas tarder dépêche-toi à prendre ses paquets » C'est ma mère qui est à la manœuvre et qui commande tout le monde.

« Mémé, tu as bien l'adresse de ta fille à Nice ? Fais voir ! »

Et ma grand-mère de s'exécuter (il faut vous dire que ma grand-mère ne l'était pas exactement et qu'en fait c'était mon arrière-grand-mère elle que son âge dépassait les quatre vingt dix ans)

« Et toi ne reste pas à tourner dans mes jambes... » Il y en a pour chacun !!

Et soudain « Voilà le taxi ! » et nous descendons tous les quatre dans la rue.

Il pleut, une petite pluie froide et insidieuse comme seule la banlieue peut en créer.

Mémé m'embrasse fortement sans rien dire et va s'asseoir dans le taxi. Pendant ce temps là mon père aidé par le chauffeur range les bagages dans le coffre.

Puis, il s'engouffre dans le taxi ... J'avais très peur...

« Dis maman, il va revenir papa ! »

« Mais oui, il va seulement accompagner mémé à l'aéroport et une infirmière prendra le relais jusqu'à Nice ! »

Et maman s'approche de la vitre pour embrasser papa. Quant à ma grand-mère, elle fait coucou avec les mains... ! Et le taxi s'en va.... Et ma mère pleure !

Quelques heures plus tard, papa est de retour car pour économiser, il est revenu par le bus et le métro Et de suite, on se réunit dans la salle à manger-salon-couchette etc....et c'est mon père qui parle :

« Le propriétaire ne souhaite plus louer car il a trouvé quelqu'un pour vendre et on doit partir en fin de semaine »

Je pensais, on est mercredi et la fin de semaine c'est vendredi ou dimanche je ne dis rien de mes craintes de peur de rendre la situation encore plus pénible

« On ne sait pas où aller. La cousine ne peut nous recevoir et c'est la seule famille qu'on connaît » renchérit mon père.

« Alors ; on retourne à Alger !!! » ma mère en faisant cette affirmation faisait se soulever en moi des tonnes de questions – pourquoi on est parti ? - pourquoi elle avait dit que jamais on retournerait ? - pourquoi on m'avait fait porter la moitié du monde si c'était pour le ramener ? Et je ne pus m'empêcher de dire à ma maman :

« Et si on allait chez Philippe à Toulouse ? »

Et ma mère se mit à pleurer ! Mon père m'expliqua ensuite que pour la famille INFUSINI c'était comme pour nous : ils avaient rien ! Et que l'ensemble des

gens que j'avais vu sur le bateau sûrement qu'ils avaient rien non plus et que la seule solution c'était d'aller se faire tuer en descendant du bateau.

Mais j'avais pas envie de me faire tuer, moi !

Huit heures du matin, nous avons donné congé et nous descendons d'un pas d'automate la rue du capitaine Ferber pour aller chercher le bus, le métro, le train (jusqu'à Marseille) le bateau et ... se faire tuer !!! Des idées noires traversent ma tête et ma mère pleure...

« Messieurs-dame, où allez-vous ? Pourquoi pleurer ? Que se passe t-il ? » C'est une vieille dame qui nous aborde et ma mère raconte son histoire. D'abord dans la rue, puis très vite la dame nous fait entrer dans son pavillon pour poursuivre la conversation au chaud.

Midi, ma mère discute toujours et la vieille dame nous invite à partager son repas. Ma mère l'aide à mettre la table et pour ma part ma mission est : allez jusqu'au fond du jardin dans le poulailler prendre des œufs –sans les casser- s'il y en a. Le jardin est en friche et je dois me frayer un chemin jusqu'au poulailler. En fait, c'est un grillage tendu entre trois murs. Je m'introduis et pas moins d'une dizaine de poules me regardent avancer vers leurs progénitures. Il y a cinq œufs visibles peut être six. Je les sors doucement des nids de paille mais dans le sixième il y a la poule ! Tant pis nous aurons que cinq œufs. Soudain pour le retour, je regarde autour de moi dans cette basse cour en grillage il y a des millions d'araignées ! Des Monstres !! Je sors ...je referme la porte, je mets la grosse pierre pour bloquer et de dessous cette pierre encore une araignée.... L'horreur.

Enfin mission accomplie les œufs sont arrivés à bon port – les cinq- et je m'accorde le droit de me féliciter !

Et les grands discutent toujours ... Il est une heure .... J'ai faim mais l'odeur d'une quiche creuse encore plus mon estomac plat.... Ouff, on passe à table....

J'en pouvais plus !

Après le repas, on m'oblige à faire la sieste mais avant ma mère ayant remarqué un téléphone demande si elle ne pouvait pas téléphoner à mémé. Chose qui lui fut accordée sur-le-champ et elle discuta quelques minutes avec ... sa fille qui lui raconta en quelques mots que ma grand-mère était repartie pour Alger où elle occupait toujours son appartement !!!!! (Et pourquoi on était parti !!!!!) Avant de me coucher au premier étage mon père, en grand seigneur, voulut régler la note du téléphone ! Mais cause perdue ...

... Je me réveille, un chien blanc pelé est sur ma poitrine et me lèche joyeusement le visage.

« Chouquette laisse-le dormir » hurle une voix dans la chambre. Si j'avais encore une once de sommeil celle-ci était partie rejoindre mes douces illusions ...

... cinq heures du soir, nous partons –sans bagages- en face chez ma tante DI VITA et j'apprends que la vieille dame – Mme MIGNOT- nous héberge le temps de retrouver un logement. Ma mère bénit le ciel encore une fois et moi je me demande comment je ferai tous les jours pour aller chercher les œufs. Puis, on réintègre la villa et la vieille dame nous montre notre chambre. En fait, c'est la chambre de sa fille qui travaille à la banque et qui couchera avec sa mère. En contrepartie mon père ira faire les courses et divers travaux.

IN- ES- PE- RE !! Dit mon père en martelant chaque syllabe ...

Et le soir, c'est papa qui fait la cuisine : du riz à l'espagnol avec des crevettes et des calamars achetés par lui chez le poissonnier. Et après avoir dit bonsoir à Mme MIGNOT et sa fille Simone on remonte se coucher.

Maman tient à ce que nous prions, car la providence a mis sur notre route cette gentille dame et sa maison ...

... tiens un coq chante et le jour blafard se lève. Mon père est déjà debout pour se rendre à son travail et ma mère dort, bourrée de cachets "qui lui font du bien".

« Va te recoucher ! » murmure mon père « il est tôt, il faut que tu surveilles maman ! » Et il part. J'avais la lourde tâche de veiller sur le sommeil de ma mère et j'étais bien décidé à ne pas faillir devant une telle confiance...

Quelques minutes plus tard, la porte de la chambre s'ouvre violemment « Qu'est ce que tu fais encore couché à ton âge ... allez file va te laver, habille toi et descend prendre ton petit déjeuner ! Je ne le dirais pas deux fois !!! » Courroucé par ce *sermonage*, je m'exécutais tout en marquant dans le coin de ma tête ce que j'allais dire à papa car ma mission avait été interrompue par une autre autorité.

Après ma toilette, et mon habillage je rejoins le rez-de-chaussée où trône un bol fumant de lait. A peine absorbé mon breuvage, je me lève, je me dirige au premier vers la chambre.

« Où tu vas ? Et ton bol tu ne le mets pas dans l'évier ! Il faut aussi m'aider à écosser les haricots ! Assis-toi ! » Je vais donc mettre le bol dans l'évier et je me rassois et là, elle me montre les cinq cent millions de tonnes de haricots et m'explique que la SEULE façon d'écosser.... La sienne !

Je fais de mon mieux pour imiter ses gestes mais mes petits doigts laissent à plusieurs reprises tomber la précieuse nourriture aussitôt engloutie par Chouquette " le brave toutou de la maison".

Chouquette est un chien style caniche petit et blanc mais qui a la pelade ce qui fait apparaître sur son corps de larges taches allant du rose au rouge (sa peau) et sa particularité c'est qu'il mange tout ce qui trouve. Sa place est sur les genoux de sa maîtresse d'où il dresse une tête hébété tout en lui léchant une énorme verrue qu'elle a sur la gauche du nez....

« Alors, tu écosses ? , c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?!! » sa phrase me fit sursauter tant mon esprit était vagabond.

« Tiens, voilà ta mère ... »

En effet, descendant du premier étage, et vêtue dans une robe de chambre matelassée violette, ma mère qui avait tout entendu, c'est mise à côté de moi et sans oublier le bisou, a dis bonjour aussi à notre hôte et à commencer à écosser les haricots.

Que se passait-il, elle qui ne pouvait jamais rien faire sans avoir avaler son bol de café, la voilà qui m'aide à "travailler", je me sentais un peu coupable de sa privation mais après tout je n'avais rien demandé.

Enfin, l'heure du repas et tous les trois nous mangeons ... en entrée des tomates et de la salade et ... non, non, pas des haricots ... le reste du riz d'hier mais c'est encore meilleur. Et à peine le repas englouti, on m'indique que c'est le moment de la sieste et que ma maman va rester avec Mme MIGNOT pour faire la vaisselle et le ménage !

Je monte dans la chambre suivie par Chouquette que je stoppe net avant d'entrer, d'un coup de pied. Puis, sur le lit je me morfonds un peu et je pense aux péripéties qui nous ont amené là et je m'endors...

Je suis réveillé par une agitation au rez-de-chaussée. Je descends, et ma mère passe du rire aux larmes tout en criant, en remerciant Dieu, la sainte vierge, le facteur... Mais pas Mme MIGNOT car elle avait reçu une lettre pour nous, qu'on a fait suivre jusqu'ici, ce matin.

Et cette lettre, c'était une lettre de mon (demi) frère Pierre-Marc « déporté » au Force Française en Allemagne suite à une rafle à Alger (voir saison I) Mais, je n'en saurai pas plus.

Le soir, mon père arrive de son travail en même temps que Simone la fille de Mme MIGNOT et nous mangeons les haricots – enfin- avec du lard et du jambon sec Je me permets pendant le repas de faire remarquer que j'avais participé à l'*écossage*.

« Si tu veux manger, travaille » me dit madame MIGNOT –cette maxime est encore la mienne aujourd'hui et ayant travaillé beaucoup je pèse allégrement mes cent vingt kilos-

Après « nos » corvées du soir, nous montons dans la chambre et là, fébrilement, ma mère nous lit la lettre :

« Ma petite maman chérie....bla-bla-bla....comme mon papa est mort à la guerre et que je suis pupille de la nation les autorités ont pris la décision suivante : mon exemption du service national. Cette mesure sera effective sous huit jours et tu peux me joindre au téléphone à TREVE en Allemagne au n° 1234566789 demande le soldat Mercadal et on fixera un rendez-vous pour que tu me retrouves gare de l'Est à Paris.

Pour demain, mon père ira à la poste pour téléphoner à mon frère. « Pas besoins d'avertir tout le quartier » dit ma mère qui avait retrouvé une seconde jeunesse « et puis j'irai avec toi et le petit, pas de raison que je reste ici !!!! »

Le lendemain, mon père me réveille, il sent bon l'après rasage et a le visage frais, ma mère est déjà prête et très surexcitée, mais en silence !!! Je me débarbouille, je m'habille et hop! En bas pour le petit déjeuner.

Le comité de réception est en bas des marches en la personne de Mme MIGNOT

« Eh ben! quel remue ménage... et où allez-vous comme ça de bon matin ! » Ma mère justifia la sortie prétextant des papiers à remplir rue Gouvion-Saint-Cyr (voir saison précédente) et ma présence était indispensable pour avoir une priorité...

« Bon, mais en remontant, il faudra passer à l'épicerie prendre un sac de patates ! » et elle jette à mon père un sac en toile de jute plein de terre !

En bas de la rue, nous prenons le bus, mais nous, on descend à Puteaux et mon père continue sur Neuilly.

Durant les quelques mètres entre le bus et la poste de Puteaux, ma mère ne marchait plus elle volait. On rentre dans la poste, et de suite nous nous dirigeons vers une préposée au téléphone dans un guichet marqué TELEPHONE puis la dame gentiment nous demande de rejoindre la cabine 4 et d'attendre quelques instants.

Nous rentrons dans cette cabine en bois où le numéro 4 grand comme une soucoupe volante est affichée. Sur une des parois un téléphone sans cadran avec un écouteur. Je m'empare de l'écouteur et ma mère me demande de le reposer. Enfin après quelques minutes de patience le téléphone sonne. Je prends l'écouteur et ma mère le combiné :

« Votre communication avec l'Allemagne -Trêve ! » nous dit la standardiste

« Guten tag » nous dit une voix d'outre tombe

« Je suis française je voudrais parler au soldat MERCADAL » implore ma mère au téléphone

« One minute biter » nous dit la voix à vous glacer le sang.

« Oui madame, le soldat MERCADAL, patientez un moment, on va le chercher » nous indique une nouvelle voix mais cette fois ci en français et plus agréable.

Ma mère a l'air d'avoir été montée sur des ressorts elle trépigne, elle sautille et j'ai quelques craintes dans la solidité de l'édifice qui nous abrite

« Maman ? » c'est mon frère

et s'en suis une kyrielle de questions, sur : sa santé, son moral, le climat, la nourriture etc....etc....et ... qu'il sera mardi à la gare de l'Est au train de Strasbourg, peut être celui de 18h49 ou de 19h35 ou... de 21h22

« On t'attendra au bout du quai » dit ma mère en pleure « à mardi !!!! »

et ça raccroche.

On reste encore un peu dans notre abri en bois comme pour retenir encore la rencontre et on va payer.

Je ne sais pas combien mais je sais que c'est très cher vu la tête que ma mère fait en sortant les billets... mais mon frère sera là.

Au retour, vers Suresnes ma mère n'arrête pas de parler, elle est insatiable Mon frère dormira chez ma tante DIVITA car elle a un fauteuil pour une personne, reste plus qu'à la persuader.

Pour moi, dans ma tête, je me disais :

« Enfin, on va bientôt pouvoir être tous réunis... »

*Amour, quand tu nous tiens.*

Alors que je joue devant le portail, je vois arriver de loin mon père et je ne peux m'empêcher de rire.

Imaginez, mon père vêtu d'un costume bleu foncé, chemise bleue claire cravate assortie, chaussures noires et sur le dos ... un sac de pommes de terre ; on aurait dit un lutin dans blanche neige et les sept nains !!!! Et plus il se rapproche et moins j'ai envi de rire, car le sac est plein et doit peser vingt kilos au moins, et mon père est recouvert de terre, sur son costume, sur la chemise et même sur les chaussures !

A sa tête, je vois qu'il n'est pas très heureux et rentre dans la maison sans même me calculer.

« Voilà les patates » dit-il sans avoir saluer « je monte me laver ! »

Ma mère le suit et moi aussi....

Pendant que mon père se lave, ma mère brosse son costume et lui fait le récit de la communication avec mon frère Mon père est tellement heureux de voir ma mère heureuse qu'il me semble qu'une larme d'émotion embrume ses yeux... mais c'est sûrement un reflet, les papas ça ne pleurent pas !

A nouveau présentable, nous nous dirigeons en face chez ma tante DIVITA et ma mère demande si mon frère pouvait coucher dans le fauteuil, ce sera que pour quelques jours. Ma tante ayant accepté, nous poussons un soupir de soulagement.

Le soir, à table, ma mère informe Mme MIGNOT de la venue de mon frère et c'est l'occasion pour elle de montrer les photos. Les clichés font le tour de la table et arrivés dans les mains de Simone : « c'est un beau garçon » dit-elle à la surprise générale car elle ne parlait quasiment pas. -Un beau garçon, bien sur que mon frère c'est un beau garçon.... C'est mon frère et c'est pas une fille ! la preuve il a été jusqu'en Allemagne soutenir la Force Française !!!!-

Mardi, gare de l'Est 18h, le haut-parleur qui annonce les trains me fait retourner quelques semaines en arrière et je repense à mon copain Philippe resté sur le quai de la gare à Marseille (voir tome I) nous nous dirigeons vers un grand tableau avec des lettres qui défilent et le train de Strasbourg n'est pas encore annoncé.

Dans le hall, il y a un restaurant et une bonne odeur de frites monte jusque dans mes narines et comme si ma mère pouvait lire dans mes pensées elle me dit « quand on sera avec ton frère, on ira manger quelque chose » mais elle ne m'avait pas dit quoi !

« Attention voie B le train express 2443 en provenance de Strasbourg entre en gare, veuillez vous éloigner de la bordure du quai ! » crachote le haut-parleur et bien sûr qu'on le savait qu'il allait venir ce train c'est marqué sur le panneau 18h49 Train 2443 en provenance de Strasbourg...

19h plus personne ne descend du train et nous devons attendre le train suivant

« Il sera sûrement dans le prochain » nous dit ma mère comme pour nous remonter le moral.

Le prochain il est à 19h35 à peine une demi-heure à attendre.

« Attention voie H le train express 2538 en provenance de Strasbourg entre en gare, veuillez vous éloigner de la bordure du quai ! » crachote encore le haut-parleur les voyageurs descendent des wagons et soudain des bras se tendent, on se fait des signes « c'est mon frère » dis-je à mon entourage « reste ici » me dit ma mère ...et elle se dirige vers la foule telle un saumon remontant la rivière... la voilà de retour avec mon frère. Il est encore habillé en militaire et ma mère l'aide à porter son sac qui est récupéré par mon père ce qui permet à ma mère d'essuyer ses larmes ...

Puis on s'arrête à nouveau dans le grand hall où on lui pose des millions de questions aux quelles il donne des millions de réponses et ... J'ai faim ... il est 20h10.

« Et si on allait boire une bière » dit mon père « et manger un peu » dis-je dans un souffle d'agonie...

Finalement, nous sommes sortis de la gare pour aller manger une choucroute dans un restaurant en face et, pendant le repas mes yeux n'arrêtaient pas de se poser sur une "médaille" qui était attachée à la poche de sa veste.

« Alors » dis-je à mon frère « tu as gagné une médaille » et il me dit qu'il ne s'agissait en fait que de l'emblème du régiment qu'on appelait aussi une "pucelle" et qu'il n'y avait rien d'héroïque à arborer cette « décoration » si ce n'est que d'identifier son régiment. Il nous signala également que dès demain il devait se rendre à la gendarmerie rendre son paquetage et faire tamponner son livret militaire.

Nous prenons le métro et je fais remarquer à mon frère, en vieil habitué, que c'est comme un train mais que c'est en sous-sol etc....etc.... terminus pont de Neuilly nous sortons prendre le bus mais plus de bus ; tant pis un SM (taxi collectif Suresnes-Maillot) passe papa l'appelle il nous laissera en bas de la rue du capitaine Ferber...

Tous les quatre nous passons voir la tante DI VITA et après des embrassades interminables nous laissons là mon frère non sans lui avoir dit à demain 9h pour se rendre à la gendarmerie.

Puis nous traversons la rue pour entrer dans le pavillon de Mme MIGNOT où Simone et sa mère nous attendent.

« Dommage » dit Simone « on avait préparé un pot de bienvenue pour votre fils ».

En effet, sur la table il y a des verres, une bouteille de champagne (du mousseux) et des petits boudoirs

« ce sera pour demain »dit mon père, « il était tellement fatigué qu'il tombait de sommeil et il est parti se coucher directement chez sa tante... et nous aussi nous allons nous coucher car l'attente a été longue et nous sommes épuisés »...

Je me réveille, le soleil semble ne pas vouloir se lever et j'entends mon père prendre sa douche. « Rendors-toi » me chuchote ma mère.

« Il est très tôt »

« Mais je veux aller avec toi à la gendarmerie » dis-je à ma mère en prenant ma petite voix suppliante

« Dors un peu et après je te réveille Pierre- Marc a dit à 9h »...

8H30 maman me réveille, je saute du lit, dis bonjour au lavabo, je m'habille et je descends quatre à quatre l'escalier qui mène au rez-de-chaussée.

« Bonjour à tous » et je bois d'un seul trait mon lait je mets mon manteau

« Allez maman, on va être en retard ! »

Et nous sortons, traversons la rue pour aller chez tante DI VITA

après les embrassades maman s'inquiète :

« Pierre marc tu es prêt ? Dépêche-toi ! »

Et sortant de la salle de bains mon frère vêtu « à l'as de pic »

« On lui a prêté des vêtements civils car il n'en avait pas ! » dit ma tante

Ha ! Il est beau mon frère ; des souliers noirs, un pantalon marron en velours, un espèce de pull de ski et un imperméable vert digne de la gestapo.

Ma mère remercia ma tante et nous repartons en route pour la gendarmerie

« Dés qu'on a fini ta démobilisation, nous irons à la Samaritaine pour t'acheter des vêtements corrects » dit ma mère « et les chaussures, à qui elles sont ? »

Renchérit-elle.

« C'est à l'armée mais j'ai le droit de les garder » dit mon frère

« Fais toi faire un papier je ne veux pas qu'on te traite de voleur au pire tu les laisses les chaussures ! On ira en acheter d'autres »...

A la gendarmerie ils ont fait ouvrir le sac de mon frère et lui ont rendu des sous-vêtements en coton blanc, des chaussettes, des serviettes de toilette un sac avec une brosse et du cirage et lui ont laissé ses chaussures et en plus une paire de chaussures de sport toutes neuves. Puis on lui a tamponné son livret militaire et remis sa pucelle ainsi qu'une enveloppe contenant de l'argent (son salaire de soldat !!!!)

Et nous voilà sortis de la gendarmerie avec chacun des vêtements, qui des chaussettes et des chaussures, qui des sous-vêtements, qui des serviettes....alors, on est reparti chez ma tante DIVITA pour poser notre butin puis on est ressorti direction la SAMARITAINE – pour ceux qui ne connaissent pas la SAMARITAINE est un grand magasin au centre de Paris. En fait, c'est quatre magasins à côté l'un de l'autre. On achète un pantalon beige et un noir à mon frère puis un col roulé marron et une chemise verte et une veste à petit carreau verte et marron avec du cuir sur les coudes.

Puis on se rend au rez-de-chaussée du magasin quatre où on mange chacun un sandwich aux rillettes avec du jus de pommes et mon frère demande

« Où on peut téléphoner, là bas, à Suresnes car j'aimerais donner de mes nouvelles à Marie Hélène, je sais qu'elle a de la famille près de Béziers et j'ai

un numéro de téléphone » il avait débité cette phrase d'une seule traite sans respirer comme s'il avait peur d'être interrompu.

« On ira à la poste à Puteaux » coupa sèchement ma mère.

- Il faut vous dire que mon frère, en Algérie, avait un petit flirt en la personne de mademoiselle Marie Hélène MUGUET et que sans l'être très officiellement il se disait fiancé au grand désespoir de ma mère qui aurait vu pour lui un parti plus intéressant et plus en adéquation avec notre train de vie d'alors.

« Mais d'abord il faut passer chez ta tante pour faire le bas de tes pantalons et lui rendre ses affaires » aboya ma mère comme pour montrer son autorité...

Le soir venu mes parents avec l'accord de Mme MIGNOT ont organisé un repas de bienvenu, un vrai repas de fête ! Mais avant kémie et anisette achetées en ½ bouteille par mon père, il y a aussi du muscat et un coca-cola.

Pierre Marc arrive vers 19h30 sous un tonnerre d'applaudissement, c'est notre héros du jour et ma mère ne peut s'empêcher de faire son apologie. Moi, en bon fils je fais le service de la kémie –la kémie c'est des tapas en fait : olives, cacahouètes, petites cocas frites, petites crevettes ...- quant à Simone elle est insatiable et veut tout savoir sur l'Allemagne, la caserne, le fait d'avoir été arraché à sa famille...comme nous dit Mme MIGNOT « cella là ou elle parle pas ou elle n'arrête pas ! » Puis, nous passons à table et Simone se met tout naturellement à côté de Pierre Marc afin de parler musique !!!!!

A la fin du repas, voyant dans un coin le téléphone mon frère demande « Vous avez le téléphone ? puis je donner votre numéro afin que l'on puisse me joindre »

« Mais certainement répond Simone heureuse de pouvoir lui rendre service : c'est le LONCHAMP 12 34.»

« Je vous remercie infiniment » répond mon frère « ça permettra à ma fiancée de m'appeler » et d'un seul coup l'atmosphère se fit pesante et Simone se réfugia à nouveau dans son mutisme.

« ça fait longtemps qu'ils sont fiancés » demande Mme MIGNOT

« Non, répond ma mère, en fait -ils ne sont pas fiancés officiellement »

« Ha bon! Alors tout est permis » nous dit Simone en sortant de son mutisme et en vidant pour la quatrième fois son verre de vin. « On sort le champagne ! » dit-elle également en se levant de sa chaise.

La bouteille de champagne terminée, elle proposa à mon frère un Calvados à déguster en écoutant dans le salon des disques de musique classique.

« Il est tard, tu devrais aller chez ta tante car tu vas la réveiller puisque tu n'as pas les clefs ! » dit ma mère. Et mon frère en profita pour dire bonsoir à tous. « C'est dommage » dit Simone « mais dès demain j'irai demander à mon cousin qu'il me prête son convertible, on le mettra dans le salon à la place du vieux fauteuil, depuis le temps qu'on devait le faire et en plus ça lui dégagerait un peu son garde-meuble ! »

Je pensai : elle est sympa cette dame rien que pour Pierre-Marc ils vont faire des transformations dans leur salon. Mais je ne sais pas pourquoi ma mère ne semblait pas être de mon avis rien qu'à la tête qu'elle faisait à l'annonce de ce remaniement.

Après la vaisselle et les rangements des divers ustensiles, nous montons à la chambre et de suite ma mère chuchote tout bas à mon père, mais comme j'ai l'oreille fine je perçois des bribes de conversations.

« Qu'est ce qu'elle s'imagine qu'elle va sauter mon fils !! »

« ...bla bla bla.... »

« C'est pas parce qu'elle nous héberge qu'elle a ... bla bla bla »

« Il va pas faire le dandy pour cette fille non ! » remarque l'autre « j'en veux pas non plus ! »

Mais des cris en bas nous alertent et comme je ne suis pas encore couché, je descends avec mon père voir ce qu'il y a ...

Et le spectacle est surprenant, Simone, les seins à l'air mais encore en culotte danse dans le salon sur de la musique classique. Mme MIGNOT essaie de la raisonner mais rien n'y fait !

« Je suis SHERAZAD » dit -elle « et Pierre Marc est mon sultan. »

« Elle a bu » nous confirme Mme MIGNOT et elle lui passe de force une robe de chambre rose. Dommage pour elle car sa fille vient de vomir en un jet odorant. Mon père, qui avait dû côtoyer ce genre d'incident, a traîné, Simone, aidée par sa mère, ... sous la douche pour lui nettoyer le visage.

La robe de chambre va être foutue. C'est ce que je pense au moment même où ma mère me demande de remonter ... et que c'est pas un spectacle pour moi ! Quelques minutes après mon père remonte et dit :

« Elle dort maintenant, elle est pleine ! » pleine de quoi je ne le saurais pas ....

Le lendemain, je me réveille, mon père est déjà parti, et je descends pour boire mon lait. Simone est dans un coin de la salle à manger, le visage pâle, la mine défaite dans un pyjama bleu avec des motifs. Mme MIGNOT est dans l'autre coin le visage hargneux. Je bois mon lait, pose le bol dans l'évier et je monte faire ma toilette. Ma mère dort encore, je m'habille et j'entends le portail s'ouvrir. C'est mon frère qui vient boire son café. Je redescends pour l'accueillir. Mme MIGNOT sans un mot lui tend un bol avec du café qu'il avale goulûment et je demande à mon frère de monter pour voir Maman. Il la réveille par un gros bisou et ma mère est aux anges. Puis, il lui demande de se presser un peu car il souhaite aller à la poste de PUTEAUX pour passer un coup de fil ou deux. Ma mère s'exécute et nous partons sans oublier de prévenir Mme MIGNOT que nous ne serons pas là pour déjeuner. Mme MIGNOT nous dit que de toute façon elle attend le docteur car Simone est malade. Et nous prenons le bus direction la poste.

Nous retrouvons la standardiste derrière son guichet marqué TELEPHONE et elle nous indique la cabine 2 mais cette fois mon frère nous empêche de rentrer et après quelques secondes le téléphone sonne.

D'abord il parle normalement puis c'est en chuchotant que la conversation se continue pendant au moins cent ans !!!!! Puis il raccroche et maman va payer. En sortant n'y tenant plus elle lui dit :

« Alors ! »

« Alors, elle est à Béziers et je vais la rejoindre ce week-end ! » Dit Pierre Marc

« Et avec quel argent tu prendras le train » dit ma mère très terre à terre et un peu énervée.

« Avec ma solde que j'ai touchée ! » hurla mon frère comme je ne l'avais jamais vu faire.

Ma mère esquisse un sanglot. Mais mon frère ne le remarque pas.

Moi, je sens bien que la bataille gronde et je me fais tout petit ... On arrive rue du capitaine Ferber et mon frère se précipite chez ma tante. Pourquoi tant de hâte ? Et la réponse arriva quelques minutes plus tard en la personne de mon frère tenant une valise marron en carton prêtée par ma tante et sans ni dire

bonjour, ni dire une banalité il annonça à la cantonade

« Je pars pour Béziers, j'ai donné le téléphone où on peut me joindre à Tata car j'en ai marre d'être pris pour un gamin ! » et sur cette tirade, il tourna les talons et se dirigea vers la rue.

Ma mère enfila son manteau, prit son sac et sorti derrière lui

« Attend moi ! » crie -t- elle dans la rue « ne fais pas l'idiot, comment ça, on te traite comme un gamin... Viens, maman va te donner le ticket pour prendre le bus mais je t'accompagne jusqu'à la gare ... »

Je n'ai pas pu entendre la suite car moi j'étais resté sur le perron de la villa.

Je vis les deux silhouettes traverser la rue pour aller rejoindre l'arrêt du bus.

Mon frère droit comme un I et ma mère gesticulant comme une marionnette.

### La réquisition

Depuis le départ de mon frère, l'ambiance avait changé dans la villa de Mme MIGNOT et ma mère faisait en sorte qu'on y soit le moins possible. Alors, pour passer le temps, on allait boire le café chez ma tante et on se tenait compagnie, en se racontant des petits potins bien utiles quand on n'a rien à faire.

Mais, un après midi ma tante assura que l'appartement du deuxième étage était vacant et qu'il faudrait demander au maire de faire quelque chose pour nous en attribuer la location car il y avait une loi etc....etc....

Aussitôt, nous avons décidé d'aller chercher mon père au travail rue Vivienne (à côté de la bourse)

On le retrouve et maman lui expose ce qu'avait dit Tata. Mon père va voir son responsable et nous partons tous les trois vers la mairie de Suresnes.

On arrive à l'accueil et ma mère explique son cas. Mon père est resté en arrière quand soudain.

« Oh *Coulot* ! » dit mon père à un inconnu

« Sylvestre, le cul y me tombe ! qu'est ce que tu fais ici ! »

mon père relate les faits et en profite pour présenter ma mère et moi

« Viens dans mon bureau »

On entre dans un grand bureau où il y quatre tables pleines de papiers derrière lesquels trois messieurs s'affairent.

« Ca me fait plaisir » dit le maître des lieux « on va t'arranger ça de suite » puis tout en griffonnant un papier vert il tend à mon père un imprimé que celui-ci s'empresse de donner à ma mère qui commence à le remplir.

« Ne mettez rien dans le cadre en bas marqué réservé à l'administration, je ferai suivre » dit-il les yeux toujours fixés sur son document vert.

« De toute façon d'ici deux ou trois jours vous allez recevoir un papier qui vous informera sur les suites de la procédure. »

Nous remercions chaleureusement le monsieur et les deux hommes discutent encore un peu de la façon dont ils avaient atterri ici, à Suresnes.

Quelques jours après, nous recevons par la poste une lettre à l'emblème de la mairie ou plus exactement Mme MIGNOT sur le coup des onze heures pose la lettre sur la table de la salle à manger et dit à ma mère :

« C'est pour vous – M. MOLL chez Mme MIGNOT- sûrement quelques aides encore qui vont nous faire augmenter les impôts ! » Nous montons dans la chambre. Ma mère fébrilement ouvre le courrier. Je vois ses yeux aller de droite à gauche puis elle me tend la lettre et me dit « regarde si c'est bien ce que j'ai compris ! » J'allai lire un papier officiel pour dire ce que j'en pensais et pendant quelques secondes une bouffée de chaleur envahit mon visage.

Je m'appliquai à lire la lettre du mieux que je peux.

« Monsieur, suite.... nous avons le plaisir de vous annoncer que nous donnons une suite favorable à votre notification N° 4567 recueilli par Monsieur DUPUCH en nos bureaux :

Il sera procédé à l'ouverture de la porte le 20 septembre 1962 à 14h au 21 rue du capitaine Ferber 2eme étage en présence de maître BARBEUIL huissier de justice.

Nous vous demandons d'être présent ou représenté sur les lieux conformément à l'article 626 alinéa 5 .....la jouissance du bien en votre faveur prendra effet immédiatement .....le maire de Suresnes M. PONTILLON » et je reste silencieux

« Alors ! » me dit ma mère

« Alors, et bien je crois que le 20 septembre à 14h, on aura un appartement ! » et c'est moi qui pleure !!! Et ma mère m'accompagne ...

Nous descendons les escaliers et ma mère apostrophe madame MIGNOT

« Chère madame » dit ma mère avec une voix de comtesse « le 20 septembre à 14h nous débarrassons le planché, nous vous remercions infiniment pour toutes les attentions que vous avez eues à notre égard et de toute l'affection que vous nous avez témoignée surtout Simone vis à vis de mon fils. A ce propos il va très bien merci ! »

Puis ma mère est remontée à l'étage, je l'ai suivi, on s'est habillé et on est parti sans dire un mot au travail de mon papa.

On est arrivé rue Vivienne au moment même où mon père sortait pour acheter son pain pour manger à midi. Il était très heureux de nous voir et encore il ne connaissait pas la nouvelle.

« Dis, maman je peux lui dire ? » demandai-je à ma mère d'un ton suppliant ?

« Allez, dis-lui ! » dit ma mère

« Dis lui quoi ? » répondit papa

et je m'empresse de lui raconter la lettre de la mairie signée du maire monsieur PONTILLON et de la venue le 20 septembre à 14h de maître BARBEUIL huissier de justice pour se faire ouvrir la porte et d'avoir l'appartement et je parle...et je parle...

Et mon père de déclarer joyeusement « on va manger des hot dogs ! »

Après ce grand repas, on a laissé papa et nous sommes repartis vers Suresnes ou plus exactement vers Puteaux où, nous avons été à la poste pour téléphoner à Pierre- Marc et lui annoncer la bonne nouvelle et comme un bonheur ne vient jamais seul il nous dit qu'il monterait pour la rentrée des classes le 24. Et oui, ici aussi, on va à l'école ! Et que la mienne c'était l'école Peyret-Dortail !!!!

Le 20 septembre à midi, maman n'avait pas faim et moi aussi. Je ne sais pas si c'était le fait de n'avoir plu que quatre jours de vacances ou le fait d'avoir un nouveau chez nous qui me coupait l'appétit mais c'était comme ça.

Papa arrive, il est une heure et nous attendons patiemment le moment de vérité. Deux heures moins dix, un camion de police secours arrive toute sirène hurlante en bas de l'immeuble de ma tante. Des policiers en sortent et se placent à côté

du véhicule pour... fumer. Puis arrive une voiture avec à son bord un monsieur bien vêtu suivi par une autre voiture à l'emblème de la ville d'où sortent deux autres personnes. Nous nous dirigeons vers le groupe déjà formé.

« Allons-y » dit un des policiers

Et nous montons les quelques marches... mais on me fait redescendre en bas de la cage d'escalier....

J'entends dans la maison des paroles mais je ne sais pas de quoi il en retourne car il y a un brouhaha digne de la foire du trône.

Et mon père ressort en discutant avec ma mère

« Je ne pouvais pas faire cela, il y a une femme et un bébé ! »

« Tu as raison » dit ma mère, « en face, on a encore un toit et eux rien !!! »

tous les participants à cette funeste affaire rejoignent leur véhicule respectif et s'en vont ... nous laissant seuls avec nos illusions ...

La dame avec le petit bébé était, elle aussi, descendue et remercie mon père de son acte de générosité

« mais au fait » dit -elle « nous avons un grenier, si vous voulez venir voir »

Nous montons quatre à quatre les marches nous conduisant au quatrième et dernier étage et elle ouvre la porte qui ne comportait pas de serrure.

« Voilà » nous dit-elle c'est grand mais pentu ! »

Et nous regardons un endroit fait de bric et de broc...avec plein de choses ... c'est grand mais pentu !

« Si vous voulez, vous pourrez l'habiter, il y a l'électricité, l'eau est au demi-étage et les toilettes à l'étage en dessous sur le palier, par compte il faudra me payer le garde meuble pour tout ce qu'il y a dedans ! »

« C'est d'accord » dit ma mère sans même nous avoir consulté « On pourra emménager quand »...s'en suivi des palabres dont je ne comprends rien.

Le 22 Pierre- Marc vient nous 'rendre visite' chez Tata DIVITA tant sa crainte était grande de croiser Mme MIGNOT ou plutôt Simone et ma mère en profite pour lui dire que le déménagement vers le garde meuble des affaires de l'ancien locataire est prévu pour dans une heure et qu'ensuite il avait été décidé de faire quelques propretés afin de s'installer dans ce havre de paix et mes parents nous ont demandé de partir sur Paris pour aller au restaurant et au cinéma et de ne revenir que le soir et ils nous donnent quelques billets afin de concrétiser cette journée.

On ne se le fait pas dire deux fois ... on a été boulevard des Italiens pour jouer avec ses nouveaux jeux interactifs où il fallait viser et tirer sur un ours menaçant avec une carabine et après on a été dans un restaurant " le Richelieu Drouot " et ensuite on a été voir un film de cow-boy puis on est rentré. Et là...

Ca sentait bon la peinture et mes parents étaient fiers de nous montrer leurs travaux...

Tout était violet pâle du sol au plafond !!!! Mais c'était beau. En puis, il y avait un lit à 2 places, un lit à une place, un matelas par terre une table un réchaud un frigo : Le luxe quoi !

Et ma mère nous dit les yeux pleins de larmes et des taches de peintures pleins le visage ....

« On va manger au restaurant à Suresnes »

Quelle journée de prince ! Le matin et le soir au restau mais même pas le roi y pouvait dire ça !

### *La mansarde*

En partant au restaurant mes parents marchent devant mon frère et moi et soudain, ils s'arrêtent, se retournent et nous montrent fièrement la clef de l'appartement et ma mère de rajouter la voix pleine de sanglots

« C'est à nous ! On a un chez nous ! »

« Mais » ajouta mon père « ça nous empêche pas de conserver notre demande aux HLM »

Au restaurant, le repas se passe dans la bonne humeur et on n'aborde même pas l'escapade à Béziers de Pierre Marc. Cependant c'est sur le chemin du retour que mon frère lance timidement

« On a décidé de nous marier ! »

« Il est fou » rétorque sèchement ma mère « et tu vivras de quoi ? Comment vas-tu gagner ton argent et où vas-tu vivre ? » ma mère était devenue blanche comme un linge « mais qu'est ce que j'ai fait au bon Dieu, il y a cinq minutes on était si bien et il a fallu que ce grand *Cafalo* nous annonce son mariage pour foutre tout ça en l'air... Tu veux me faire mourir... hein! ... c'est ça que tu veux ? »

Je savais bien dans mon for intérieur qu'en aucune façon mon frère n'en voulait à la vie de ma mère mais ça fait rien il aurait pu attendre un peu avant de lui annoncer cette chose là.

Puis plus rien jusqu'à l'appartement et là, ma mère a eu une crise de nerf à hurler.

Elle avait les yeux révoltés, les doigts retournés et elle braillait à faire tout exploser Tant et si bien que la voisine de pallier vient taper à la porte ...

- Il faut que je vous décrive notre voisine : C'est une femme d'une bonne centaine de kilos sur une petite taille vêtue hiver comme été d'une robe brune avec un tablier à carreaux bleu et blanc mais la particularité de cette dame c'est qu'elle PUE !!! elle sent l'urine de chat (elle vit avec une dizaine de bêtes) ou la sienne je ne sais pas mais c'est insoutenable

« Rien de grave j'espère » nous dit-elle en laissant apparaître cinq ou six dents jaunes

« Non non » dit mon père, « un peu de surmenage »

« N'hésitez pas à frapper à ma porte si vous avez besoin » renchérit-elle « si vous voulez, je peux même garder le petit. »

« Non ça va » dis-je en regardant mon père

« Merci mais ça va mieux » dit-il pour la congédier

Et là dessus nous nous sommes couchés.

Le lendemain matin, samedi nous avons décidé de faire les courses entre hommes. Ma mère étant fatiguée, elle doit rester couchée et nous voilà partis vers le marché ... On a acheté du poisson et des légumes puis on est remonté à la maison. Puis, on est redescendu pour nous rendre au Prisunic à Puteaux pour acheter de la farine, des pâtes, des légumes secs, une cocotte minute et faire le

plein de boîtes de conserves. On a même acheté du vin rouge, une bouteille de mousseux et une boîte de gâteaux secs et, chargés comme des mulets nous sommes remontés à la maison. Maman dormait encore.

Puis, on a été quelques étages plus bas chez ma tante pour lui demander si elle avait des ustensiles ou des plats qu'elle ne se servait pas (elle nous avait déjà donné une petite casserole, une cafetière italienne, quatre bols, un camping-gaz avec sa bouteille et des fourchettes, « pas de couteaux ça coupe l'amitié » nous dit-elle) après un inventaire rapide, elle nous donna cette fois-ci, deux assiettes. Nous sommes donc repartis au Prisunic pour acheter des assiettes et le reste de la vaisselle. Enfin de retour, j'étais crevé car j'avais gravi quatre fois des cent cinquante millions de marches qui nous conduisent au quatrième. Mon père se mit rapidement à préparer son poisson, pour ma part je fus recruté pour éplucher les patates et aller chercher l'eau... Et ma mère dormait toujours Pierre Marc était parti chercher le pain et maman ouvrit un œil...

« Il est où ce petit con » dit ma mère en guise de bonjour

« Parti chercher le pain » dit mon père qui avait deviné de qui ma mère voulait parler « allez, lève toi, il est presque onze heures ! »

« Notre premier repas chez nous » dit mon père en servant joyeusement de l'anisette (la demi-bouteille qu'il n'avait pas laissée !)

En entrée, il y avait des œufs durs, le plat c'était le poisson bouilli avec du safran et des pommes de terre dans le même bouillon un vrai régal il y avait aussi du fromage rouge étuvé.

Et enfin le dessert : les gâteaux secs avec le vin mousseux. Et aussitôt remonta dans nos souvenirs l'odeur du Muscafolle rattachée à la famille GAZEAU (voir tome II) mais passant outre cette nostalgie nous avons fait des projets d'avenir immédiat « mon retour à l'école dans deux jours ! »

C'est mon frère qui avait mis cette question sur le tapis afin, je pense, d'éviter d'avoir à répondre à d'autres questions plus embarrassantes. Et ma mère, le mousseux et les cachets aidant se rendormit.

Il faut dire que de la salle à manger au lit il n'y avait même pas un pas à faire puisque pour manger, ma mère était assise sur le lit avec mon père, mon frère sur l'unique chaise et moi sur une boîte en bois.

Mon père fut donc d'office préposé à la vaisselle, mon frère à la poubelle et moi – corvée d'eau ! –

L'après midi s'annonçait sous les meilleurs auspices et mon frère suggéra que nous pourrions composer un cartable pour la rentrée à Prisunic !

Nous voilà donc partis sans maman, qui dormait encore, direction Puteaux où on m'achète un cartable en carton mâché – pure imitation cuir- noir deux cahiers, un crayon de papier et une trousse complète avec un compas, une règle et un rapporteur sans oublier la gomme et des protèges-cahiers ...

De retour à la maison, ma mère nous attendait ... mon père se mit à préparer le repas du soir ... Une soupe de poisson et ma mère en profita pour demander à mon frère :

« Si tu veux te marier, tu peux mais on fait tout ici... » Dit-elle « l'église, la salle, le curé et tout et tout » elle se lève et marche de long en large « c'est pour quand ! »

Et mon frère de répondre :

« Je ne sais pas... il faut voir ! »

« Voir avec qui » répond ma mère remontée comme un coucou suisse « il me faut une date !!!!! »

Et mon frère sans se démonter dit : « de toute façon je retourne mardi à Béziers et je te donnerai la date ! Je ne peux décider seul. »

« Et moi, pendant ce temps » répond ma mère « je tricote, j'attends ou je meurs ! »

Le dimanche on se rend tous à la messe et en fervent pratiquant mon frère va lire les épîtres et justement il était question d'un saint ou d'un apôtre je ne sais plus qui avait aidé un miséreux en partageant tout ce qu'il avait, je crois que c'était son manteau mais j'en sais pas plus. Et à la fin de la messe, mon père va voir le curé pour l'inviter à manger un soir.

C'était le père CHAPO et nous lui indiquons où nous sommes, mais il dit qu'il est très pris et que bientôt il pourrait nous donner une date.

Nous repartons donc et nous passons chez le traiteur la CHARCUTERIE

COUREAU pour acheter un rôti de porc tout cuit avec des frites toutes prêtes et un pâté de tête pour l'entrée !

Un menu de roi en perspective, j'en salive par avance puis on prend le pain et quatre gâteaux !!!

La table est vite dressée et alors que je m'installe sur ma caisse en bois mon père me dit qu'il va bénir le repas. La prière passée, nous clôturons la bénédiction par un Amen retentissant.

« Tu vois » dit mon père « j'aurai bien aimé que le curé mange avec nous mais il a beaucoup de travail » raille encore mon père « on est sans doute pas assez aisé pour qu'il daigne venir bénir le repas, à moins qu'il ne faut payer ! » rajoute mon père

« Faille ! » dit mon frère

« Faille quoi... ! » répond papa

« On ne dit pas : à moins qu'il ne faut payer mais à moins qu'il ne faille payer » insiste mon frère.

« Faille ou pas faille, il ne vient pas et c'est tout... bonne appétit ! » clôtura ma mère.

« Le plus important c'est de savoir quand mon fils va se marier, quand il part à Béziers... à quelle heure ? Et quand il revient. » Pendant un long moment seul le bruit des fourchettes semblait répondre à ma mère et je crus bon de changer de conversation.

« Demain c'est à quelle heure l'école ...et c'est où... et je suis dans quelle classe... »

L'ambiance repassa au beau fixe et mes parents me promettent de me montrer le chemin cette après midi, après la sieste de maman !

En fait l'établissement n'était pas bien loin et si je me mettais sur la fenêtre je pouvais voir le toit de l'école. A ce propos, je vais vous raconter la vue de la fenêtre.

- D'abord la fenêtre, elle est posée sur le toit en pente et c'est une tige de fer qui sert à la fermer.
- Ensuite la vue dégagée jusqu'à la Seine qu'on devine car on peut voir une ligne d'arbre, on voit aussi la tour Eiffel tout Paris est à nos pieds
- Enfin : IL EST INTERDIT DE JOUER A LA FENETRE !!!!alors il faut regarder de loin.

Donc, nous voilà parti vers cette école et sur la porte il y a des listes et des listes sur les horaires, le nom des professeurs et leur jour de permanence... mais rien sur moi et ma classe !

« Tant pis » dit ma mère « demain à huit heures je t'accompagne et on va voir ta classe et tout le tralala... On a le papier de la mairie et c'est bien marqué Ecole Peyret-Dortail faudrait pas qu'il nous dise que t'es pas inscrit sinon je fais un scandale ... Non mais y vont voir ... » et maman s'énerve pour rien

« Attendons demain ! » dit mon frère pour couper court à tout cela.

« Toi, donne-moi plutôt la date de ton mariage et ça ira très bien comme ça ! »

Et on est remonté à la maison avec ma mère sous pression : une vraie cocotte minute !

Lundi sept heures quarante cinq nous sommes devant la porte de l'école qui... n'est pas encore ouverte et ma mère bavarde avec des parents d'élèves qui font comme elle. Elles attendent ...La porte s'ouvre et les verrous claquent ...brrr une vraie prison !

On rentre et ma mère s'adresse à un monsieur moitié chauve qui se tient à l'intérieur à côté du battant et il nous montre une porte marquée SECRETARIAT on tape et on nous dit d'entrer.

On explique la raison de notre venue et après quelques minutes de recherche on nous dit « C'est en CE1 b classe de Madame LELOU ! au fond du couloir à droite ...mais pour l'instant il faut qu'il aille dans la cour !!! » et ma mère me laisse et me dit à midi.

La cour de récréation est immense et déjà une partie de foot est improvisée dans un coin. Je regarde. Le ballon c'est une boule de papier et il n'y a qu'une équipe avec un goal. Les buts ont été confectionnés avec des cartables posés

« Qu'est ce que tu regardes » me dit un rouquin « tu veux ma photo ? »

Je ne dis rien et me dirige de l'autre côté

« Hé ! Toi quand on te parle, tu réponds ! T'as les portugaises ensablées !!! »

« Heu ... je regardais le match de foot ! »

« Et les gars vous avez entendu comment c'est qui cause ce mec !!! T'es pas d'ici toi ? »

« Non, je viens d'ALGER ! »  
 « Eh les gars il vient d'Alger, c'est un arabe ! »  
 J'allai franchement m'énerver quand un coup de sifflet fait immobiliser tout le monde  
 « C'est le signal de la fin de la récré » me dit le rouquin « faut plus bouger et écouter ! » rajoute-t-il  
 Le monsieur à moitié chauve monta sur les marches et dit :  
 « CE1 a classe de Monsieur COULOM.....ici »  
 « CE1 b classe de Madame LELOU.....ici »  
 C'est ma classe et je me dirige vers le rang qui commence à se former  
 Tous les élèves de la cour sont maintenant en rang et la maîtresse nous demande d'avancer et d'attendre devant sa porte  
 « A l'appel de votre nom vous entrez dans la classe et vous vous installez à vos bureaux en ordre et sans parler !!! » nous aboya Madame LELOU. Les noms s'égrainent « ...MEURINE .... MOLL... » c'est à moi de faire mon entrée la place suivante est au deuxième rang deuxième colonne et comme se sont des bureaux à deux places j'ai l'honneur d'avoir pour voisin un gros balaise avec des cheveux coupés tellement courts que l'on peut voir son crâne.  
 « MEURINE » me dit-il en me tendant la main.  
 « MOLL » lui répondis-je avec le même protocole.  
 « J'ai dit en silence! ça ne va pas commencer dès aujourd'hui non ! »  
 Puis elle se dirige vers le tableau et nous écrit son nom L.E.L.O.U.  
 « Monsieur ARAFIN » dit-elle à l'élève placé au premier bureau à sa droite  
 « distribuez la liste des fournitures à acheter au plus tôt »  
 ensuite la maîtresse nous a distribué deux cahiers « pour demain ils seront couverts un en bleu l'autre en rouge »  
 Enfin, viens la distribution des livres... qui fut stoppée nette par la sonnerie de la récréation.  
 « Allez, debout derrière le bureau et on sort sans bruit et dans le calme !!! »  
 Quel baigne !!!  
 La récréation se passa très bien car avec mon nouveau copain MEURINE on a partagé des bonbons qu'il avait dans sa poche et qui venait de MELUN où il avait passé ses vacances chez ses grands-parents mais hélas tout ayant une fin le sifflet du demi-chauve nous arrêta et au deuxième coup on s'est remis à nos emplacements respectifs. Madame LELOU était devant nous et nous fit signe d'avancer. Nouvelle halte devant la porte de la classe et l'ordre d'entrer arrive. La distribution des livres continue pas moins de six volumes –histoire - géographie- science- lecture -calcul- français –  
 Et se fut le tour des imprimés à remplir par la famille et il faudra une photo  
 « Je vais vous parler des consignes à l'intérieur de l'établissement » dit la maîtresse et s'en suivit une kyrielle de recommandations sur le fait qu'il ne fallait pas courir dans les couloirs ni les escaliers, s'arrêter au sifflet, un coup,

deux coups la cloche des récréées et même l'alerte incendie ce qu'il fallait faire ou pas....  
 « Toi » dit-elle à mon voisin de derrière « on siffle deux fois ça veut dire...ça veut dire ! »  
 « Ça veut dire... » reprend mon camarade « ça veut dire ... on s'arrête ! » dit-il sans conviction « Qui peut l'aider » dit madame LELOU à l'ensemble de la classe les doigts se tendent vers le plafond et on entend glousser à voix basse  
 « moi ! moi »  
 Je reste dans mon coin, c'est pas le moment de me faire remarquer  
 « oui » dit la maîtresse en montrant Monsieur ARAFIN  
 « au deuxième coup de sifflet on doit rejoindre notre emplacement aux pieds des marches et attendre » « très bien » dit-elle « tu viendras chercher un bon point à la fin de la classe »  
 Et elle en profita pour nous expliquer également le barème des bon points, du billet de satisfaction et du billet d'honneur.  
 Brusquement la porte s'ouvrit et 'moitié chauve' fit son apparition et dit :  
 « Qui mange à la cantine a midi ? De toute façon c'est un repas froid ! »  
 je vois des doigts se lever et il les compte  
 mon copain ne m'ayant pas vu lever le doigt me dit  
 « T'habite à côté toi ? »  
 « oui » dis-je à voix basse  
 « et ta mère, elle travaille pas »  
 « non, c'est pourquoi je mange à la maison »  
 « Encore ces deux là ...je vais finir par vous séparer ! »  
 et elle continue la conversation avec le 'joyeux siffleur' qui lui tend des feuilles jaunes et des petits cartons pour la cantine.  
 Elle refait lever les doigts et dépose devant chaque élève concerné un imprimé jaune et un petit carton blanc  
 « Vous prenez le petit carton blanc et vous inscrivez votre nom, votre prénom et la classe CE1b... allez ! »  
 Puis, elle a ramassé les cartons en lisant tout haut le nom le prénom et la classe à chaque fois.  
 « Autre chose » nous dit-elle « quand une grande personne rentre dans la classe on se lève ! »  
 Et la cloche termine ma matinée de classe.  
 « Ne laissez rien traîner dans la classe mettez tout dans vos cartables ... allez, debout derrière le bureau et on sort sans bruit et dans le calme !!! » Dehors, ma mère m'attendait et elle me presse de questions mais moi, J'ai Faim !!!!  
 L'année scolaire se déroule sans qu'il n'y ait d'incident notoire, Mes notes fluctuant entre le 0 et le 7 et alors que la cloche avait sonné la fin des cours je me dirige vers la sortie. Au bas des escaliers, Le rouquin était en grandes discussions avec d'autres élèves de sa classe c'était tous des grands du CMI

« Hé, l'Arabe ! » dit-il en me prenant le bras « parle-nous en arabe ! » je lui dis que j'étais Français et que je connaissais pas un mot de cette langue sauf les gros mots

« Dis en un ! pour voir »

et moi de lui dire pour faire cesser cette discussions « *Nahrdine eu meck* »

« Et ça veut dire quoi ? » « ça veut dire ta mère c'est une putain »

« C'est ma mère que tu traites de putain » dit le rouquin en me tordant le bras, puis il me jette à terre et c'est une volée de coup qui arrivent les siens et aussi ceux de ses copains de CM1. Soudain un des élèves dit « tenez-le on va lui couper la langue » je me débats comme je peux, je hurle ... Le rouquin revient avec un bout de verre, mais c'est pas assez tranchant... De mon côté, j'essaie de me protéger la figure... puis un autre élève arrive avec un bout de brique

« essaie avec ça » dit-il « ça coupe vachement » et on me fait une entaille sur la main qui saigne abondamment et alors qu'il était question de me faire la même chose sur l'autre main... C'est mon copain MEURINE qui arrive avec deux ou trois "grands" Le CM1 bat en retraite non sans avoir crié en partant « Le sale arabe y saigne !!! Le sale arabe y saigne ... »

« C'est quoi cette histoire ! » me demande MEURINE

« Rien, rien, je t'expliquerai demain... mais merci pour ton intervention sans quoi... » et je laisse la fin de la phrase en suspension comme pour ne pas m'imaginer ce qu'ils auraient pu me faire.

« Attends, tu saignes vachement » me dit mon copain en m'aidant à me relever. Et effet, j'avais du sang sur ma manche et mon tricot jaune et bien sûr plein la main.

« Je t'accompagne chez toi » dit MEURINE « avec le sang que tu as perdu, tu pourrais tomber et mourir »

En bas des escaliers je dis à mon copain que ça irait très bien et que je pourrais me débrouiller maintenant.

« Et à quel étage tu habites ? » me dit-il

« toute la maison est à nous » dis-je en mentant effrontément « à demain »

Je monte tout penaud les escaliers jusqu'à l'appartement où ma mère voyant mon état me fit :

Une désinfection de la plaie à l'eau et au savon d'abord

Me changea mon tricot par un propre

Me mit du MERCUROCHROME

Me mit une gaze

Puis un bandage

Et, direction le cabinet du docteur CORCOS pour savoir si j'avais pas autre chose et après avoir été pris en urgence par le médecin il en conclut que je n'avais rien et que ma mère était une parfaite infirmière

Je ne relatais rien de l'incident avec les CM1 je dis seulement à la famille que j'avais buté sur le trottoir et que j'étais tombé.

*H.L.M.*

Le lendemain à l'école MEURINE m'attendait sur les marches :

« Salut ! »

« Salut ! » je lui réponds

« Dis moi, pourquoi ils t'ont traité d'Arabe les CM1 »

« Parce qu'avant j'habitais en Algérie...mais je suis Français » dis-je pour me justifier.

« Et la maison où tu es, elle est à toi, tout à toi »

« Oui » je lui réponds sans sourciller

« Et ben tu es un gros menteur, parce que ma mère, elle connaît quelqu'un qui habite là bas et elle a dit que tu habitais dans le grenier au dernier étage ! » et d'ajouter « tu es un arabe et un menteur, casse-toi ! »

Je venais de perdre mon unique copain, je me suis assis sur les marches de l'école et de grosses larmes se sont mises à couler.

« Allez, on rentre » me dit demi-chauve et il ajouta « qu'est ce que tu as ? » et je me mets à raconter l'histoire de mon copain perdu... le dégarni me fit entrer dans son bureau et demanda à une dame d'aller chercher Madame LELOU

« Il faut prévenir les parents ! » dit madame LELOU d'une voix pointue « il y a quelqu'un chez toi actuellement ? » me demanda t-elle. Je lui répondis par l'affirmative et elle griffonna un mot sur une feuille tandis que le calvitié mettait des tampons sur un formulaire jaune qu'il mit dans une enveloppe avec le mot de ma maîtresse.

« Rentre chez toi » me dit ma prof « et donne l'enveloppe à ta famille. »

Je me précipite à la maison, heureux malgré tout d'avoir une journée de vacance et demain c'est jeudi ça fera deux jours

Ma mère ouvre fébrilement l'enveloppe et en sort le formulaire jaune et ...elle pleure- qu'est ce que j'avais fait encore pour la faire pleurer ? Et ma mère m'explique que c'est un formulaire pour avoir des habits à la ville de Suresnes « on n'est pas des mendiants » dit ma mère

Puis elle prit connaissance de la lettre de Madame LELOU

Qui disait en gros que j'avais refusé d'entrer dans l'école à cause d'une querelle avec son voisin de bureau et que j'étais un élément perturbateur et que si tous les élèves se comportaient de la sorte, ça serait la pagaille. En conséquence de quoi à la prochaine rentrée j'étais prié de trouver un autre établissement

« Attends ce soir ton père ! ... »

Le soir arrive et la famille se retrouve derrière le bon repas du soir et rien, pas un mot sur le courrier de ma prof, après le repas comme d'habitude, on écoute à la radio le feuilleton « ça va bouillir » puis on va se coucher et avant d'éteindre la lumière mon père me dit « Vendredi matin, c'est moi qui t'emmène à l'école et on ira voir Monsieur BELON et madame LELOU » « et qui c'est monsieur BELON ? » dis-je « c'est ton directeur » me dit ma mère, « celui qui n'a pas

trop de cheveux »-demi-chauve s'appelle BELON et le seul fait de connaître son nom revêtait pour moi un signe d'importance.

En ce beau vendredi matin ma mère et mon père "beaux comme des sous neufs" m'aident à me mettre mes habits du dimanche pour aller à l'école

« De toute façon » dit ma mère « tu ne restes pas ! »...

Nous passons fièrement devant un attroupement d'élèves et on rentre dans l'établissement –Secrétariat – puis Monsieur BELON et Madame LELOU après les présentations d'usage ma maîtresse fit un résumé de sa lettre et ma mère de lui répondre

« Madame avouez qu'il est normal que mon fils soit perturbé quand on le traite d'ARABE car ...bla...bla...et nous sommes Français et si mon premier mari n'était pas mort pour la France en faisant son devoir vous aurez encore la trace de la botte Allemande dans votre derrière... de toute manière dans une école de la république comme là votre mon fils n'est pas prêt d'y remettre les pieds et nous allons de ce pas prévenir le maire et les instances supérieures en matière d'éducation nationale ! »

Et ma mère tourna les talons en disant : « Et je ne vous salue pas ! »

Quel style ma mère et comment elle leur avait fermé le bec c'était grandiose même si je n'avais pas compris la moitié des mots.

Et nous sommes passés à la mairie pour voir le copain de papa qui nous a dit « Sylvestre, tu as ton HLM mais il est en construction pour l'instant, c'est au bout de la rue Carnot à l'angle Carnot/ Gambetta – j'ai le papier, regarde ! »

effectivement il y avait MOLL marqué avec l'attribution et l'adresse

« Pour l'instant, je t'ai rien dis » dit-il en bon fonctionnaire » attends le papier dans une semaine.

Puis on est sorti et comme on était pas loin on est passé et là... à l'angle... il y avait un grand trou et sur la palissade en bois un panneau avait été apposé HLM ville de SURESNES construction de la cité CARNOT-GAMBETTA 132 appartements. Pour être en construction il n'y était pas encore l'appartement mais ça fait rien, on savait où on allait habiter et pour nous, c'était plus que tout. Cependant l'incident de l'école n'étant pas réglé on est retourné à l'annexe de la mairie voir :

- un conseiller d'abord qui a fait rentrer mes parents et m'a prié d'attendre dehors dans le couloir

- Une assistante sociale qui elle m'a fait venir avec ma famille et qui a discuté un long moment avec moi sur les motifs qui faisaient que je perturbais les cours. Puis elle fit un mot pour l'école afin de me suspendre pendant les deux mois qui me restaient et obligea ma mère à me faire consulter par un psychiatre pour faire une demande dans un établissement spécialisé

Nous repartons de là désappointés sauf pour moi qui jubile à l'intérieur... –je ne vais plus à l'école jusqu'à la rentrée ! - mais je me garde bien de faire transparaître ma joie.

« De toute manière je vais te faire donner des cours d'orthographe et de calcul » dit ma mère comme si elle avait pu lire en moi « il doit bien avoir un professeur ou un étudiant dans ce pays pour donner des cours à un CE1 ! »

Et nous repartons vers la maison et comme on passe devant la charcuterie COUROT mon père nous fait part de sa suggestion de manger un peu de cochonnaille en entrée « allons-y »dit-il tout en poussant la porte.

Ma mère profita de cette halte pour demander à la patronne si elle ne connaissait pas quelqu'un pour me donner des cours et le destin s'acharnant sur moi elle nous tendit en plus du boudin et autres victuailles un papier griffonné sur lequel était noté le précieux téléphone du professeur

« On téléphonera cet après midi » dit ma mère en prenant congé

« Dites que vous venez de ma part » nous cria Madame COUROT en guise d'au revoir

« De toute façon » dit mon père » tu n'avais rien à faire comme ça quand tu reprendras l'école et tu auras de l'avance sur les autres et tu seras le premier mais avant il... bla...bla...bla... » Je n'écoutais plus. Le doux rêve que j'avais construit dans ma tête venait de se briser en mille morceaux !

Et mon calvaire recommence ! On téléphone au numéro est c'est ...c'est Madame LELOU qui répond ! – pas de chance non ! - mais c'est sa fille qui est en fac qui donne les cours. On dit telle mère telle fille et bien je pus confirmer un peu plus tard cette maxime ...

Le lendemain matin, je me rends avec mère au domicile de Madame LELOU où une LELOU plus boulotte et surtout plus jeune vient m'ouvrir, on va dans sa chambre- ça sent la noix de coco- et après avoir parlementer avec ma mère sur ses émoluments nous commençons le cours.

« Dictée » me dit-elle ! Aïe !, Ça commence plutôt mal, moi qui ai toujours eu horreur de l'orthographe me voilà servi... enfin ça se passe ... elle me souligne en vert mes fautes et me demande de les corriger. Sur une autre feuille. Après plusieurs corrections successives elle me demande de recopier la dictée chez moi et lui apporter au prochain cours sur une autre feuille elle me marque les mots nouveaux et me demande de les apprendre par cœur pour la prochaine fois.

« Et mon prochain cours, c'est quand » dis-je avec l'espoir d'entendre: jamais « Les cours c'est le mardi et le samedi sauf avis contraire » me dit-elle. Nous repartons et pendant le trajet ma mère n'arrête pas de critiquer mes erreurs d'écriture l'absence de S pourquoi mettre un E a fleur

« Pourquoi ? » lui répondis-je « parce qu'on dit UNE FLEURE ! Donc on doit mettre un E !!!! » imparable.

Le lendemain, après la messe, comme tous les dimanches, on va visiter le chantier pour voir si ça avance vite et le bâtiment du fond est bien monté. « Ils sont en train de poser les escaliers » dit ma mère et mon père s'avance un peu plus sur le chantier, grâce à un morceau de balustrade entr'ouvert, pour en voir d'avantage

« Et ou t'y vas ya m'siou c'est terdit ici fotte le camp, toi ! » c'est un homme qui nous interpelle, il vient d'une baraque dans le chantier au milieu des bâtiments et s'approche de mon père

« Ti pé pa rester ici ya m'siou » et mon père lui répond « Tu n'es pas d'ici, toi »  
« non, je viens d'AÏNTEMOUCHEN ty connais?? » et tu parles s'il connaissait mon père !!! et les voilà qui sympathisent et mon père raconte son histoire et pourquoi il vient voir les travaux et l'autre de lui confier que fin août au plus tard ça sera fini.

« Merci, Harmed – *a larhère* -> dit mon père en le quittant puis il vient nous rejoindre « on a le HLM fin août c'est Harmed qui l'a dit » affirme mon papa... Ce mardi ne fut pas un bon jour tant j'appréhendais le cours du soir et ma mère qui m'avait laissé seul pour chercher le pain s'en était doutée ; C'est pourquoi elle était remontée avec des oreilles de prussiens (petits gâteaux qu'on appelle aussi des palmiers » et le pain bien sûr et elle jeta les victuailles sur le lit pour s'emparer d'une lettre en provenance de BEZIERS ! Qu'elle ouvrit rageusement « quoi ! Ils veulent se marier à Suresnes en octobre mais ils sont fous » et ma mère se mit à taper des pieds et à hurler puis elle est tombée dans les pommes... Je suis parti chercher du secours auprès de ma voisine « aux mille senteurs » et ma mère a repris ses esprits. Je remercie chaleureusement la voisine et je reste avec maman quelques minutes sans parler et après avoir réfléchi j'annonce « on mange, on s'habille et on va voir papa ! » j'étais l'homme qui prend les décisions la preuve, maman ne veut pas manger et bien qu'elle se force ... et ce fut fait !

Je laisse maman faire une petite sieste et nous partons. J'avais une idée machiavélique dans la tête : à savoir rester suffisamment de temps avec papa pour ne pas pouvoir être là à 18h et ainsi de rater mon cours.

15 heures nous partons pour la rue Vivienne (lieu de travail de mon père) et ma mère résume la lettre et nous décidons tous les trois de continuer la conversation au café d'en bas

Je me permis d'indiquer à Papa que maman s'était trouvée mal et que j'avais demandé de l'aide à la voisine. Je fus félicité comme un héros... Mais l'histoire de Pierre Marc étant plus importante mes parents décidèrent de demander à mon frère de venir que ça serait plus pratique etc.... etc....ma mère nous fait remarquer que dans sa lettre il nous dit qu'il a un travail à la poste mais s'il se marie, il a sans doute droit à des jours de congés !

Nous remontons à l'atelier de couture et on se fait prêter une feuille, une enveloppe et un timbre et ma mère écrit en nous lisant à voix haute tout ce que nous avons dit au café en bas et elle ajoute « ta présence au plus tôt ici est indispensable car il y a des formalités à faire auprès de la mairie pour la publication et de l'église pour la réservation d'autre part, je voudrais savoir qui va régler la note de la réception ? » Merci pour ta présence ---MAMAN »

C'était une lettre sèche mais après tout il l'avait bien cherché. Et nous sommes allés poster la lettre et repartir pour Suresnes Hélas, il était 16h45 et même en traînant les pieds j'avais le temps d'aller à mon cours d'orthographe

Je tentais une ultime feinte

« tu crois que c'est indispensable d'y aller à ce cours, après tout j'ai eu bien des émotions moi aussi, je t'ai secourue quand tu t'es trouvée mal et j'ai même été chercher la voisine »

« Et ben raison de plus » me dit ma mère » ça me fera plaisir que tu sois le meilleur de la classe grâce à ses cours » et je m'exécutai...

La réponse de mon frère nous fut portée par l'intermédiaire d'un télégramme remis par le facteur

-----SERAI-GARE-DE-LYON-CE-JEUDI-A-17H22 PIERRE MARC-----

Ma mère vive comme l'éclair s'en va demander l'hébergement chez la Tata mais impossible son fils avait déjà occupé le lit ! « Pas de problème » dit ma mère qui n'en était plus à une contrariété près " on va se débrouiller".

Et on est parti tous les deux chez un marchand de matelas pour acheter "une mousse" d'une place pour faire dormir mon frère.

Enfin, voilà le jeudi à la Gare de Lyon : 17h 22 mon frère est là, traînant sa valise en carton... et ma mère le presse de questions

« On verra plus tard » dit-il en m'embrassant et le chemin du retour se passa dans un silence Religieux

« On se fiance le 4 octobre et le 24 on se marie » dit Pierre-Marc « c'est ce que tu voulais savoir » continue t il !

« d'accord, on attend ton père et on en discute et après on va faire les papiers » et pendant ce temps, Pierre Marc avait sorti de sa valise du jambon, du raisin et du Muscat

« Voilà » dit-il à ma mère « c'est pour ce soir ! »

Mais en bonne femme d'intérieur, maman, avait tout prévu.

A l'arrivée de mon père, la table était dressée et ma mère prétextant l'absence de vin demanda à la famille de sortir avec elle. « Pas toi » Me dit-elle « tu gardes la maison on n'en a pas pour longtemps et si tu es sage tu auras du coca cola » je me doutais bien que s'ils sortaient tous et pas moi, c'était pour parler des dates avec mon frère ! Et une fois de plus je Suis mis au rancard ...

Les voilà qui reviennent avec une bouteille de vin et une bouteille de coca cola et le repas dévoré surtout par moi qui avais grand faim. Puis on a mis la radio mais le feuilleton était déjà passé. « Il doit être tard » dit mon père « allez au lit ! » Et on a fait le lit de Pierre Marc en mousse posé simplement sur un vieux carton.

Le lendemain à mon réveil, mon père était déjà parti, mon frère était à l'étage pour faire sa toilette, ma mère était assise sur le lit et moi je n'avais pas le moral car demain samedi j'avais mon cours !!! Et comme si ma mère lisait dans mes pensées (j'en ai toujours été persuadé !) elle me dit « demain tu n'auras pas de cours de Français, car on a plein de choses à faire » que cette phrase fut douce a

mes oreilles... mais la suite le fut moins « c'est ton frère qui te fera un cours dans l'après midi, demain on prend la douche à Puteaux et on s'habille beau car on va voir le curé et le maire aussi ... » Quoi ! Je pensais, mon frère va me donner des cours, il faut prendre la douche à Puteaux et attendre chez le curé et le maire mais c'est le bain ici.

Et la journée et le lendemain se déroulèrent comme maman avait dit : une journée en galère !

Mon frère est resté quelques jours avec nous puis est reparti pour Béziers car pour son travail il ne pouvait pas manquer trop ... et les journées se sont déroulées dans la routine d'une organisation bien huilée ... mes cours les mardis et les samedis, le mercredi ou le jeudi départ pour Paris et pour aller chercher papa au travail, le samedi matin les courses et le marché et enfin le dimanche, après la messe visite du chantier avec Harmed. Et justement ce dimanche, nous nous approchons de l'édifice et Harmed arrive

« ya msiou Sylvestre, y commence à prévenir les gens qui ont les appartements va voir l'mairie lundi !! »

Décidément c'est un chic type ce Harmed.

Et le lundi à 9 heures nous sommes tous les trois dans le bureau du copain a papa

Qui, après nous avoir salué, a dit à mon père « ha !, Sylvestre, justement, je voulais te voir ! Tu sais l'appartement que je t'avais dit rue Gambetta, ce n'est pas bien pour toi, c'est une cité et ... » mon père lui coupa sèchement la parole « ne va pas me dire que j'ai pas l'appartement ... sinon je dis d'où tu viens et ce que tu as fait, et l'attribution je la veux tout de suite... » « mais tu sais, je suis pas le patron ici ! » dit son copain sur un ton pleurnichard. Et ma mère se lève et ajoute « de toute façon on ne partira qu'avec le papier, débrouillez-vous !!!! »

Le monsieur se leva et sorti rapidement de son bureau ...

... plus d'une heure après il revient avec un papier qu'il tendit à mon père « tiens la voilà ton attribution mais ne recommence plus ça ... et on est quitte d'accord ? » « Ça va » dit mon père et on est parti.

Dans la cour de la mairie ma mère relit rapidement ce qu'il y avait inscrit. En effet on l'avait l'appartement, il porte le numéro 132 –bâtiment E quatrième droite et c'est ... le dernier car il n'y a que 132 appartements

Dés le lendemain, munis du précieux sésame, nous partons moi et ma mère, vers notre nouveau domicile, ou plutôt vers le chantier.

On demande le chef de chantier et on nous conduit vers un monsieur casqué. Ma mère montre son papier et il nous accompagne devant le bâtiment

« Voilà ! » Fait-il « c'est là » et ma mère de répondre « pourquoi on peut pas aller plus haut pour visiter ! » « Non, car c'est pas encore nettoyé » « on le nettoiera nous même » dit ma mère « on a le papier, on emménage samedi »

« mais c'est pas possible » dit l'homme au casque « et bien maintenant c'est possible, car je n'ai plus où aller et j'ai donné congé à mon autre appartement » dit ma mère en mentant un petit peu...

Après bien des palabres il a été décidé que nous pourrions entrer dans les lieux le samedi et que le nécessaire serait fait.

Samedi matin 8h nous sortons de notre mansarde et nous allons voir notre nouvel appartement :

Arrivé en bas de l'immeuble une passerelle en bois avait été confectionnée et on a pu emprunter les marches qui menaient au quatrième : Porte 132 « c'est là » dit ma mère dans la serrure une clef était introduite et sur la clef une étiquette marquée MOLL

« C'est chez nous » dit mon père en entrant le premier et ma mère répéta sa phrase en écho-trémolo-sanglot.

Puis, on inspecta les pièces une a une. Il y avait encore au sol des bâches en plastique transparent pour ne pas salir les parquets. Dans la salle de bains il y avaient une douche un lavabo et les wc était à l'intérieur et dans une pièce a part !!!! enfin la cuisine avec un égouttoir, des rangements et de l'eau !

La vue était magnifique, on n'avait pas de vis à vis, car à part le parking de l'usine UNIC qui était devant nous notre vue coulait jusqu'au bois de Boulogne ; de l'autre côté, on avait la vue sur la gare de triage mais comme on était au quatrième, personne ne pouvait voir à l'intérieur.

« Reste plus qu'à meubler cette somptueuse demeure » dit mon père et nous sommes repartis vers la rue du capitaine Ferber chercher 'les lits, le réchaud, la chaise, mon banc en bois et toutes les choses que nous avions entassées en presque un an ...

Le déménagement se fit à pied et évidemment en plusieurs traversées et nous avons même dénigré les aides de ma tante DIVITA

« Qu'est ce qu'elle croit celle là après tout ce qu'elle nous a fait, qu'elle va venir chauffer nos chaises ! » dit ma mère quand nous étions assez loin d'elle pour ne pas qu'elle nous entende.

Enfin, à deux heures les choses étaient faites et mon père nous suggéra de partir chez LEVITAN à Paris où acheter ce qui nous était indispensable et qu'on prendrait un hot dog au pont de Neuilly.

LEVITAN ! Nous sommes rentrés dans ce magasin baignés dans une douce musique et un vendeur très gentiment s'est proposé pour nous aider : on a retenu :

Un lit en 90

Une armoire

Un buffet en polyester de salle à manger

Une table assortie

6 chaises blanches en cuir pur plastique

une table en formica rouge

4 chaises en formica rouge aussi

une cuisinière à gaz de ville

un frigo

une autre petite table

Le tout entièrement pris en charge par un monsieur du nom de CETELEM !  
 Tout l'ensemble nous sera livré et installé pour lundi matin et on offre à ma mère une rose !!!!!

Avant de rentrer "chez nous" on passe au Prisunic à Puteaux et on achète des vraies assiettes, une nappe en plastique, un drap de dessus, des rideaux et plein de petites choses tellement indispensables que, une fois que tu les as ... tu t'en sers plus. « Mais, ! » dit ma mère « et ton cours ! »

« C'est raté pour cette fois » dis-je tout heureux

« il faudra nous excuser, je ferai un mot »

De retour mon père pose une petite tringle dans la cuisine et dans la chambre « pour faire habiter » comme dit ma mère et fait passer le rideau et là, on s'aperçoit qu'il manque une poignée à la fenêtre. Papa va dans l'appartement en face pour se servir ... et nous avons fait pareil pour une poignée de radiateur cassée, un interrupteur et un bouton de chasse de WC.

Enfin, solennellement nous avons écrit sur la sonnette MOLL.

### *Le temps des réjouissances*

Lundi matin vers 8h30 LEVITAN était là, ils ont mit la cuisinière en route et ont tout livré. Maman a fait une signature, et a donné cinq francs aux livreurs ! Ensuite, nous avons passé la journée à ranger toute la maison et à garnir armoires et buffets.

« Pour le frigo, dit ma mère, on ira faire les courses demain soir avec papa » Et moi je pensai : peut être que j'échapperai une fois de plus à mon cours de français.

Hélas, le cours de Français à eu lieu et j'ai dû apporter le mot d'excuse, mais tant pis, il faut savoir quelquefois se sacrifier ...

... quelques jours plus tard ...

Comme mon frère avait fait une demande auprès de la mairie et de l'église pour se marier, ma mère après la messe interpella le prêtre :

« Mon père, dit-elle, nous aimerions vous avoir à notre table et comme nous venons d'emménager dans notre nouvelle maison, pouvez vous la bénir ? »

« mais certainement » répondit le curé heureux de cette invitation

et nous avons fixé la date au mardi suivant...

Le mardi ma mère avait fait un repas de gala :

Bouchées à la reine, poissons, pommes de terres au safran, fromages et tarte maison et le père CHAPOT de nous remercier pour notre hospitalité...

Et il bénit la maison. Cependant, mon père ne put s'empêcher de dire « voilà, maintenant que nous avons un toit décent, j'ai même invité un prêtre à la maison »

Mais la phrase passa sous silence et après moult digestifs, le curé s'en alla en nous remerciant encore...

Nous avons vu tous les voisins s'installer mais quand fut le tour de Madame TEUMA au rez-de-chaussée, et devant son grand âge, nous avons porté notre affection sur elle tant elle nous rappelait notre grand-mère.

Et nous l'avons aidée du mieux que nous pouvions.

Sa famille était de Guelma à côté de Millesimo je ne connaissais ni la première ni la deuxième ville et mon père non plus mais on a eu beaucoup d'attachement pour elle et à chaque fois qu'on descendait ou qu'on montait, il était coutume qu'on s'arrête un peu, « pour taper la discute », comme disait mon père ; du reste la bouteille d'anisette était souvent sortie et un coup Gilbert, son fils, ou mon père la renouvelait ...

Les préparatifs des fiançailles étaient dans l'air... et on avait tout prévu pour réunir les deux familles – malgré les réticences de ma mère- mais voilà, aujourd'hui c'est le jour J.

On a fait les entrées, les poulets, les jambons, des ... etc....etc.. et la pièce montée commandée à côté de la mairie !!!

A l'heure venue... dans la fébrilité générale le père CHAPO béni la bague de fiançailles, la montre qu'on avait offerte à Pierre Marc et le buffet froid. Et tous les convives ont pu commencer à se caler l'estomac et à danser sur des airs de tango et de paso-doble !

Tous les voisins étaient là, ou plutôt ils venaient manger un bout, donnaient leurs cadeaux remangeaient un peu, dansaient aussi et repartaient chez eux, aussitôt remplacés par une autre vague de voisins. Madame TEUMA dite la DJUSA était même montée jusqu'au quatrième mais... sur une chaise et aidée de deux porteurs !

Le soir venu, ma mère proposa qu'on finisse les restes. Il y avait le papa et la maman de la fiancée, son frère et sa marraine, monsieur TEUMA et sa mère et nous quatre et comme il y avait beaucoup à manger et à boire, nous étions encore à table à onze heures du soir. Cependant, le papa de la fiancée ne supportait pas l'alcool et déjà à son attitude on s'apercevait qu'il n'était plus dans son état normal et brusquement il se leva et dit « je la connais bien ma fille *-hic-* je la connais, elle a un caractère à la *con* ... elle est pas sérieuse... et... ne vous mariez pas *-hic-* c'est un conseil *-hic-* car deux mois après ..... ce sera le divorce ! »

Ma mère se leva d'un bond « dehors soûlard ! » hurla t-elle « allez cuver votre vin ailleurs ! » et joignant le geste à la parole, le prit brutalement par le bras et le poussa vers la porte... Gilbert s'était levé, mon père aussi... la maman de la fiancée était en pleure et la marraine la reconfortait quant à Pierre Marc ... il roucoulait ... le monde pouvait bien s'écrouler, il s'en fichait... ou plutôt ils s'en fichaient...

« Ne bouge pas » me dit ma mère « tu vas avoir l'air d'un polichinelle si ton ourlet est mal fait car si tu bouges, je prends mal les mesures et papa fera le bas de pantalon de travers ! C'est quand même pour le mariage de ton frère !!! » Mon pantalon était la dernière chose à acheter et comme il ne restait plus qu'une semaine avant la cérémonie les deux familles s'étaient rapprochées.

« Il est quand même plus facile d'avoir une robe de mariée à Paris qu'à Béziers » avait annoncé triomphalement ma mère à la belle-famille qui pour l'occasion avait trouvé asile... à l'Hôtel ...

Le jour du mariage, le curé avait mis à notre disposition la salle de l'église et on a dû la décorer pour faire "le vin d'honneur" le reste de la réception se fera en comité restreint dans notre appartement déménagé en conséquence afin de recevoir tous les convives. Et les convives il y en avait car en plus des habituelles, ma famille de l'Ardèche qui avant habitait Maison Carrée était là plus des amis que je ne connaissais pas et une partie de ce beau monde dormi chez "l'habitant" les uns chez TEUMA les autres chez madame DEMAESMAKER (notre voisine) et d'autres ailleurs !

A la mairie, nous sommes accueillis par le maire qui nous donne l'état civil des futurs époux et là, à la stupéfaction générale, on apprend que Pierre Marc n'est

pas "Postier" mais employé au service publicitaire de la société XXXX (en fait, il distribue des prospectus) ma mère manque de tréfaillir mais encaisse le coup avec un sourire de malade quant à sa future épouse elle est sans profession ... « mais ça fait rien » dit ma mère à la sortie de cette épreuve administrative « l'important c'est qu'ils s'aiment »...

Les cloches sonnent, l'orgue (ou plutôt le disque) retentit laissant entrer ma mère au bras de Pierre Marc suivi par mon père au bras de Madame Muguet (la mère de la fiancée) et ... de la mariée au bras de son père s'ensuit une kyrielle de bambins dont je fais partie...

Et le curé part dans un sermon interminable et Gilbert TEUMA va lire lui aussi un bout des épîtres et j'ai faim il est une heure et je n'ai toujours pas mangé... à la sortie de l'église une foule compacte était massée pour accueillir les jeunes mariés par des vivats et des vives les mariés sous une pluie de riz Tout Suresnes était là...

Que de changement depuis notre arrivée en 1962 !

*FIN de la saison III*

*Epilogue*

Le livre est terminé et j'aim'rai que pour vous  
 Ce fut la visite de tous mes souvenirs  
 Un bon moment passé à se dire enfin tout  
 Sur un petit garçon qui ne pense qu'à rire  
 Et qui regarde mourir son passé si présent  
 Avec toute l'insouciance de son regard d'enfant  
 Mais avant de fermer complètement ce livre  
 Dans les hasards du temps où j'ai voulu le suivre  
 Promettez simplement à son petit auteur  
 De chercher avec lui ses copains du passé  
 Pour que pour vous encore il fasse le rédacteur  
 Sur une nouvelle saga des enfants retrouvés.

**SOMMAIRE**

Préface	1
<b><u>SAISON I : 1<sup>er</sup> pas</u></b>	2
Bab el oued 1962 ,	3
L'exode	5
Bien des années plus tard ....	10
<b><u>SAISON II : Souvenirs d'en face</u></b>	16
Un pas en avant un pas en arrière	17
« Le bon vin »	18
Le pendu	19
La nuit bleue et les casseroles	21
La bombe	22
Le blocus	25
La territoriale	28
La rafle des 18 ans	30
La confirmation et les cloches	32
La perquisition	34
ILS descendent ...	36
Les rameaux	38
La grenade	40
La paella du 15 août	42
En conclusion le repas de faim.	44
Encore un mot	45
<b><u>SAISON III : Douce France</u></b>	47
Réflexions	48
Un départ de plus	49
Amour, quand tu nous tiens.	55
La réquisition	61
La mansarde	65
H.L.M.	72
Le temps des réjouissances	80
Epilogue	83